

GeOlii-DIRE

Revue étudiante de géographie, UQAR, 2ème édition, Mars 2006



Sommaire

*J'ai ouï dire que les géographes
étaient des gens intéressants et
intéressés,
J'ai ouï dire que les géographes
étaient polyvalents,
J'ai ouï dire que ces étudiants
étaient curieux de tout,
Alors voilà quelques textes pour
abreuver votre curiosité et vous
renseigner sur votre petit monde,
mais aussi sur tout le monde qui
se trouve au delà du 5ème !!!
Bonne lecture à tous*

Équipe de la revue :

Journalistes :

Isabelle Turbide, Sylvio Demers, Lisa Arsenault, Sarah D.-Laflamme, Alexandre L-Gaudreau, Susan Drejza, Joseph A. Soltész, Michel Grégoire, Ghislain Lefebvre, Suzan Taylor, Anne-Marie Labrecque, Annie Bégin-Chamass

Éditorialiste : Annie Bégin-Chamass

Correction des articles:

Annie Bégin-Chamass

Réalisation du logo : Sarah D.-Laflamme

Section CULTURELLE

- ◆ Les Iles-de-la-madeleine... 6
La particularité d'être insulaire
- ◆ Acadiens : venus de la mer, agriculteurs, 8
déportés, rapatriés et pêcheurs
- ◆ Le Québec !!! 12
- ◆ Un stage à l'étranger, 17
ça vous intéresse ?

Section ENVIRONNEMENT

- ◆ De la Terre et Desjardins 22
- ◆ Être écolo sans être Grano 24

Section RECHERCHE

- ◆ La signature du temps, La formation 26
géologique d'Anticosti
- ◆ L'île St-Barnabé... et toutes les autres 30
- ◆ Les Géobars 34
- ◆ Les flèches littorales (Fiche de paysage) 39

Section VIE en GÉO

- ◆ Le Stage de terrain (automne 2005) 42
- ◆ Les Géolympiades (janvier 2006) 47

Photos de couverture :

Annie Bégin-Chamass, Susan Drejza

Recherche de fonds et aide en tout

genre : Laurie-Anne Dubeau

Mise en page : Susan Drejza

Éditorial

Il y a vraiment de quoi s'insurger. Pour ceux qui ne le savent pas encore le combat de ma vie est pour celle que l'on surnomme, et avec raison, « *l'Or bleu* » ; l'EAU.

D'aussi loin que je me souviens, l'eau est présente dans ma vie. Elle coule en moi et comble les paysages de mon enfance. Partout, l'eau m'entoure, me guide, me sert de repère et m'apaise. Quoi de mieux que d'entendre le bruit de ce liquide si pur et limpide couler dans une rivière ou une petite cascade? De pouvoir s'y laisser mijoter dans un état d'esprit paisible et harmonieux.



Par conséquent, je n'arrive pas à croire qu'en 2006, les gens ne prennent pas conscience de la valeur de l'eau. Qu'en se baladant dans les rues de Rimouski on puisse voir, au printemps, des gens arroser les bancs de neige pour les faire fondre avec de l'eau... **potable**. Je sais qu'il y a une maxime qui dit qu'il faut combattre le feu par le feu, mais faut-il réellement faire fondre l'eau avec de l'eau? Nous connaissons tous quelqu'un qui tente encore et toujours désespérément de faire pousser son asphalte en été même si des études confirment que c'est impossible. Comment cela se fait-il?

Dans certains pays, le FMI et la Banque mondiale obligent les dirigeants à privatiser leur eau potable afin de payer une partie de leur dette. Alors que dans ces mêmes pays, la population se voit fastidieusement facturés pour leur consommation d'eau. Que lorsque les foyers sont incapables de payer la facture d'eau, ils se voient coupés du réseau d'aqueducs. Que certains vont jusqu'à aller s'approvisionner dans des points d'eau insalubres afin de pouvoir s'abreuver. La majorité des maladies transmises par de l'eau

contaminée pourraient être freinées.

C'est à se demander ce que les dirigeants attendent pour réagir.

Dernièrement, dans le cadre d'un de mes cours, nous avons visionné un film relatant la valeur commerciale de l'eau canadienne par rapport à l'ALENA. Comment notre gouvernement a pu, malgré sa demande de retirer l'eau de l'accord (ce qui n'a malheureusement pas été fait), laissé notre plus précieuse ressource être réduite à une vulgaire marchandise. Déjà que nos forêts ont été dévastées, qu'allons nous faire si les États-Unis et le Mexique viennent nous offrir un prix dérisoire pour une telle richesse? Et bien, je crois malheureusement qu'il est trop tard et que nous devrons obtempérer, mais au prix de quoi, de quoi? De notre population en pleine expansion, de notre tourisme, de notre santé individuelle et nationale? Comment faire pour arriver à sauver cette source de vie si vitale soit-elle?

Malheureusement, si j'avais la solution, je vous la donnerais. Par contre, tellement de gestes quotidiens anodins peuvent être posés. Tant de petites choses peuvent être faites, il ne faut que laisser parler notre imaginaire. Certains diront que si les autres ne le font pas, pourquoi ils le feraient? Mais chaque individu qui agit dans le bon sens permet de faire un pas de plus vers la solution. Je sais que la majorité d'entre vous êtes sensibilisés à la cause, mais de grâce, répandez ce message autour de vous. Dites au gens que la troisième guerre mondiale, qui aura nécessairement l'eau et le pétrole pour enjeu pourrait peut-être être évitée si tout le monde y mettait du sien...



Par : Annie Bégin-Chamass

Un grand MERCI à tous nos partenaires :



Comité de la vie étudiante



Ce journal a été imprimé sur du papier recyclé

Il est également recyclable ou partageable après usage.

N'oubliez pas, la terre a besoin de vous !

Les Iles-de-la-madeleine...

La particularité d'être insulaire

.....
Par Isabelle Turbide, étudiante en baccalauréat en géographie
.....

Je suis une fille chanceuse. Je suis née sur une terre où l'horizon est infini, où le temps semble plus lent, où le respect des forces de la nature s'impose, où le corps humain forme une symbiose avec les éléments qui l'entourent. On dit des gens des Iles que c'est de l'eau salée qui coule dans leurs veines. C'est que rien n'est plus dépaysant pour un insulaire que de se retrouver sur « la grande terre », séparé de ce qu'il est lui-même, de la vraie vie. Je suis l'une de celle qui ai dû quitter ces îles, il y a de cela neuf ans. Parce que bien que la beauté du

site soit inégalable, la nécessité d'aller voir ailleurs l'est tout autant...

J'ai passé par bien des routes, le pouce figé dans les airs ou lors de « road-trips » improvisés. J'ai vu la Gaspésie, l'Abitibi, la Côte-Nord, la Mauricie, les Laurentides et j'ai même habité Montréal et Québec, lorsque l'argent manquait ou que la culpabilité du nomade me retournait sur les bancs d'école. Partout, j'ai connu des gens exceptionnels et j'ai vu plusieurs des beautés du Québec. Ma



(Source: www.er.uqam.ca/nobel/letourno/photos/galerie.html)

vie en a été transformée, car j'ai vécu autre chose qui n'aurait jamais été possible chez moi. Chez moi, c'est le connu. Chez moi, la vie se passe sur une lande de terre de 88 kilomètres et les gens se connaissent par le nom de leur père. Aux Iles, l'excentricité est mal vue, c'est la simplicité qui domine. On est fières, on travaille fort et on respire mieux quand on a de l'espace. Les mythes qui circulent sur les insulaires sont vrais. On est chaleureux, on a une couleur accentuée par nos accents, on n'est « pas comme les autres », on aime le vent et on mange du bon homard une bonne vingtaine de fois par année. On est riche. La richesse passe par des chemins plus doux lorsqu'on ne la calcule pas en dollars....

« La richesse passe par des chemins plus doux lorsqu'on ne la calcule pas en dollars.... »

On ne quitte pas les Iles, on s'en fait arracher. Il existe un fil, invisible à l'œil, qui nous attache solidement au grès des falaises. Le mien est une amarre immense et l'appel du retour se fait de plus en plus insistant. Combien de gens se sentent attachés à ce point à leur ville natale que le simple souvenir d'un son ou d'une image leur renverse le cœur et fait monter en eux un sanglot d'ennuie douloureux? Je suis chanceuse, je l'ai dit plus tôt.

Les Iles, c'est loin. C'est unique. Pour l'amant de la nature, tout ce qui est essentiel à la survie s'y retrouve. On y mange bien, on connaît l'effervescence de l'été et la tranquil-

lité de l'hiver. Selon moi, rien n'entre en compétition avec la caresse du vent de la mer, aux effluves un peu salées, mélangées aux herbes épicées comme la camarine noire et la livèche écossaise. Rien n'est plus agréable qu'un pique-nique aux saveurs des Iles, fromage « Pied de Vent » et pain frais de la boulangerie locale, sur un site exceptionnel, aux couleurs particulières de la place. Rien n'est plus plaisant qu'un premier baisé, à la lueur d'un feu de camp, sur une plage blanche de plus de soixante kilomètres... Là-bas, tout le monde chante, joue de la guitare, communique par les yeux, le regard est vrai et profond. Il y a de la sagesse dans les gens des Iles.

Je n'arrive jamais à communiquer avec l'intensité des lieux, ces Iles qui m'ont vues naître. Aucun mot n'est assez fort, aucun mot n'est assez beau. Je les aime avec la naïveté d'une enfant. Je sais déjà que je vais y mourir, avec un sourire heureux au coin de mes lèvres ridées. Enterrée dans une terre fertile, inondée de lumière, mais surtout de rêves vécus. J'aime le bonheur de l'idée qui s'envole dans ma tête et qui me guide, en rose des vents, vers le pays des madelinots. Savez-vous? J'ai une idée pour vous ! Et si vous y alliez ??



Acadiens : venus de la mer, agriculteurs, déportés, rapatriés et pêcheurs

.....
Joseph A. Soltész – Furlane – VE2 SOJ
.....

I - Les Acadiens au paradis terrestre sur les plus hautes marées connues

Tout le monde a entendu parler de la tragique déportation des Acadiens en 1755. Jusqu'à cette date, avec les divers revers militaire, cette population avait changé d'allégeance 7 fois des couronnes française à anglaise. Habitée à n'avoir de souverains que provisoirement, la colonie déploya une remarquable indépendance politique, sociale, économique et technique. C'est ainsi que, dans la baie Française (*de Fundy*), et plus particulièrement dans le Bassin des Mines (*Minas*), les Acadiens ont développé la technique des digues et aboiteaux pour assécher de gigantesques marais qui suffisaient amplement pour les faire vivre¹.

Cette technique extraordinaire, digne des Néerlandais et de leur politique d'assèchement des polders, avait plusieurs conséquences. Comme leurs terres les plus fertiles étaient sous le niveau des plus hautes marées (comme à la Nouvelle-Orléans ou dans les polders des Pays-Bas), les Acadiens devaient travailler en étroite coopération. Entre deux marées de vives eaux, il fallait ériger rapidement et intensément l'ensemble des digues; une fois terminées, l'entretien de chaque portion revenait au riverain : lourde responsabilité, puisque le moindre sel passant par la plus petite brèche gâtait pour deux ans tout le territoire conquis sur la mer; en retour de l'effort collectif gigantesque, les Acadiens étaient gratifiés de rendements sans pareil, ce qui leur permettait de vivre grassement de leurs entreprises agricoles; enfin, contrairement aux autres colons de la Nouvelle-Europe, n'ayant pas besoin de conquérir de terres arables sur les forêts, ils vivaient en relative harmonie et intelligence avec les premiers habitants de l'endroit, les Mik'maks. Retour et mélange de bons procédés : en adoptant certains éléments du mode de vie autochtone, notamment la pharmacopée transmise par les femmes indigènes qu'ils épousaient, les Acadiens vivaient nettement mieux et plus vieux que tous les autres colons du nouveau continent.

Déportation, exil et rapatriement

La Déportation - un génocide à peine déguisé - n'en fut que plus brutale : les riches terres qu'ils avaient mises en valeur et entretenues et pratiquement tous les biens furent confisqués aux colons pour être cédés à de nouveaux arrivants écossais. Mais la technologie des aboiteaux était tellement subtile et délicate que, rapidement, on fit appel aux *défricheurs de marais* pour l'entretien des digues existantes ou pour en installer de nouvelles : première occasion de rappe-

ler des Acadiens à proximité de – mais pas *sur* - leurs terres ancestrales. Ce fut notamment l'initiative de Joseph Frederick Wallet DesBarres, officier cartographe de Sa Majesté britannique, qui les rappela à titre de métayers (payant dîme et cens en argent et en nature) pour qu'ils mettent en valeur les domaines que lui a attribués la Couronne. Comme quoi il y a longtemps que la compétence – surtout dans le délicat domaine de la rencontre de la terre et de la mer – est reconnu!



II – La pêche comme système économiquement organisé

L'expertise des Acadiens en aménagement des marais ne fut pas, loin s'en faut, la seule, ni même peut-être la principale cause de leur retour. Dès 1764, plusieurs entrepreneurs venus des îles anglo-normandes, notamment Jersey, préconisaient le « rapatriement » des Acadiens, non pas sur leurs terres d'origine, mais dans des établissements morutiers soigneusement isolés : entre autres *Grande Grave*, sur la presqu'île de Forillon, près de Gaspé; l'île Bonaventure, près de Percé; le banc de pêche de Paspébiac, dans la Baie des Chaleurs; Chéticamp, sur l'île du Cap-Breton; Havre Aubert aux îles de la Madeleine; l'île Madame, à l'entrée est du détroit de Canso (Campseau); Natashquan, sur la Côte Nord... On allait *chercher* les Acadiens là où ils se trouvaient : non seulement en Amérique du nord (y compris chez les *cajuns* en Louisiane), mais encore aux îles Saint-Pierre et Miquelon, voire même en France où ils avaient été déportés à Saint-Malo après être passés par les prisons anglaises. Cette initiative, absolument contraire à la Déportation décidée dix ans plus tôt, était sévèrement critiquée par le Ministre des Colonies de Sa Majesté à Londres². Il n'appréciait pas - quand même! - que Des Barres mette systématiquement ses précieux métayers acadiens à la porte dès qu'il se trouva des colons anglophones pour prendre leur place.

Comme on le voit, le capitalisme naissant était triomphant : il triompha même de la politique étrangère royale. La morue étant particulièrement abondante à cette époque, les Acadiens et autres prolétaires, francophones et parfois non, s'engageaient, nombreux, – ils n'avaient d'autre choix – à livrer toute leur production aux Robin, Jones, Whitman, Lebouthillier et autres capitalistes venus de la lointaine Europe. Ceux-ci possédaient tout, y compris les maisons. Ils tenaient magasin général et mettaient à la disposition des pêcheurs et de leurs familles ce dont ils avaient besoin pour leur pêche, leur barque à voile et à rames et leur survie. Les ventes au détail étaient soigneusement consignées dans des livres selon le prix coûtant. En revanche, la valeur des morues séchées n'était déterminée qu'une fois la saison terminée : le *capitaliste* s'arrangeait pour que le pêcheur et sa famille restent endettés juste ce qu'il fallait pour avoir la rage au ventre pour recommencer à travailler comme un esclave la saison suivante. À Chéticamp, il fallut attendre 1790 pour que les Acadiens puissent redevenir propriétaires de leurs lots. Il est

vrai que certains d'entre eux venaient de fuir leur exil français et préférèrent – ce qu'ils avaient toujours refusé de faire - prêter serment au Roi d'Angleterre plutôt que le serment révolutionnaire. Les Madelinots n'étaient pas mieux nantis : heureusement, leur propriétaire ne réussit pas en affaires, ce qui peut expliquer, en partie, pourquoi les Anglais se désintéressèrent de l'archipel isolé.

Cette manière de procéder était cependant loin d'être propre ou exclusive aux entreprises de poissonneries. Durant tout le XIXe s., elle a partout été le modèle d'exploitation de tous les établissements capitalistes (mines, aciéries, chaînes de montage, etc.) : le capital possédait toute la vie de l'ouvrier et de sa famille, depuis sa maison jusqu'au magasin général où il s'alimentait, voire la taverne où il s'abrutissait. Elle inclut aussi, en grande partie, plus tard, le massif exil des Québécois pour les filatures de la Nouvelle-Angleterre (Lovell, etc.) où des populations entières ont été assimilées après avoir été exploitées de manière semblable³ : impitoyable équilibre économique.

III – Le lent déclin des pêcheries industrielles

Après plusieurs décennies *d'équilibre* (sic!) dans l'exploitation de la ressource halieutique, c'est la concurrence très entreprenante de la jeune république nord-américaine qui provoqua l'effondrement de 1875. Il plongea les Acadiens de la misère totale dans le dénuement absolu : le système jersiais de production manuelle et artisanale (tout, dans la morue, se faisait à la main, de la pêche au stockage en passant par le séchage) était chapeauté par le système du troc. Avec d'autres méthodes de pêche, de conservation et de commercialisation où l'échange se faisait par le biais de l'argent, les Américains ont tout remis en cause.

Lorsque les Robin, Bouthillier et autres furent acculés à la faillite en 1875, il ne restait aux pêcheurs et aux ouvriers que leurs dettes au plus fort de l'hiver : les entrepôts étaient pleins de marchandises, mais elles ne pouvaient pas être transigées, parce qu'il n'y avait légalement plus de compagnies⁴. Curieusement, c'est à la même époque que, dans tous les centres de pêcheries, on note les premiers indices du déclin de la ressource halieutique. Les pêcheurs et leurs familles, après avoir crevé un certain temps de faim, se révoltèrent et assaillirent les entrepôts. Intervention prévisiblement sanglante de la troupe... Avec les fonds privés qui lui restaient, le capitalisme jersiais se reconvertit dans une chaîne de grands magasins qui, aujourd'hui encore, émaillent, par leur architecture caractéristique, toute l'Acadie et la Gaspésie : après tout, les prolétaires avaient été leurs esclaves dévoués pendant un siècle; ils resteraient bien leurs clients fidèles au moins aussi longtemps. Ils avaient juste à s'endetter ailleurs.

Réactions de défense

Au Québec, on se plaît à souligner que, il y a maintenant plus de cent ans, le mouvement coopératif d'Alphonse Desjardins constitua une première réponse à ces traitements capitalistes impitoyables. Les Acadiens l'ont suivi de peu : la première coopérative de pêche de l'Atlantique a été fondée à Chéticamp au début du XXe s. L'entreprise a prospéré et sert aujourd'hui encore de maillon de survie dans le défi de sauvegarder aussi la culture et la langue dans un environnement exclusivement anglophone. Installée au fond de la Baie, près de l'église – gigantesque, comme il se doit -, avec sa caisse populaire, elle concurrence le magasin général de la *Robin Co, since 1766* (sic!), installée près des quais d'origine.



La résistance des Acadiens à l'assimilation linguistique est aussi remarquable que leur résistance au broyeur économique. On ne peut guère aller les voir qu'en dériveur au nord de l'île du Prince-Édouard, (Abram's Village, Tignish, Rustico (*Racicot* (!) et la plupart des ports au sud de la Péninsule acadienne et de la Baies Georges. Mais à Chéticamp, Arichat et ailleurs, les quillards aussi peuvent assister à leur résistance à la réduction des quotas et au déclin des stocks. En Acadie, prise en charge culturelle et linguistique intense. Dans la Baie de Fundy, vestiges les plus émouvants de leur passé lointain. Sauf dans les marnages gigantesques, tout cela est accessible avec nos embarcations. Et quel accueil!

Photos de Joseph Soltèz Et Éline Bégin

1) CORMIER, Yves : *Les aboiteaux en Acadie*, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton, 1990 et ROSS, Sally : *Les digues et aboiteaux – Les Acadiens transforment les malais salés en prés fertiles*, publié par le lieu historique national de Grand-Pré (N. – É.) Si les auteurs expliquent bien la fertilité exceptionnelle de l'endroit à cause de l'amplitude remarquable des marées, ils négligent de mentionner que, là où elles étaient construites, les digues ne travaillaient vraiment que quelques jours par an, aux marées de vives eaux du printemps et de l'automne (en 2.003, le 20 mars, le 18 avril, le 16 mai, le 27 octobre et le 23 novembre). Le reste du temps, les pluies lessivaient le peu de sel accumulé ou les 1 à 5 mètres de haut étaient largement suffisants pour contenir les marées de plusieurs pieds moins élevées.

2) ROSS, Sally; DEVEAU, J. Alphonse : *Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse – Hier et aujourd'hui*, Nimbus Publishing, 2.001, p. 112 ou ARSENEAULT, Bona : *Histoire des Acadiens*, Fides, Montréal, 1994 et *Le Septentrion*

3) LEMELIN Roger , *Les Tisserands du Pouvoir*, ou voir le film qu'on en a réalisé

4) Le roman de Noël AUDET, intitulé *L'ombre de l'épervier* – et le téléroman qui en a été tiré – a pour arrière-fond les dé mêlées entre les Acadiens et Gaspésiens contre les Jersiais et leurs congénères.

Le Québec !!!

.....
Par Susan Drejza, étudiante en baccalauréat en géographie, française en échange CREPUQ
.....

Voilà un sujet bizarre pour un journal québécois. C'est un sujet connu de tous et pour cause, y être né et y avoir grandi donne de solides connaissances sur un pays. Mais voilà, en ce qui me concerne, ce n'est pas mon pays, je n'y suis pas née, j'y suis seulement depuis 4 mois. J'y ai débarqué pour la première fois le 17 août 2005 à l'aéroport de Montréal. Et on a beau s'être renseigné et documenté sur un pays, la seule manière de le découvrir vraiment c'est d'y vivre. Je vais donc vous livrer ma vision de la province et de ses habitants, celle d'une petite française partie étudier la géographie dans une « petite » ville de région : Rimouski.

Tout d'abord il y a la langue : le français bien évidemment. Depuis la France, l'accent québécois nous fait sourire. Mais voilà qu'ici on m'étiquette française grâce ou à cause de ... mon accent !!! Quelle surprise ! Moi qui avais toujours pensé parler un français normal, sans accent voilà que c'est la première chose que l'on me dit : « Française non ? On a reconnu ton accent ! ». Il y a de quoi vous surprendre. Mais c'est vrai qu'ici tout le monde l'a, l'accent québécois, alors c'est comme si ça en annulait l'effet. C'est donc nous, les français, qui avons un accent ! Maintenant je m'y suis habituée et cela me fait sourire. Mais il y a aussi les mots ! Bien sûr la langue française est la même partout dans le monde, tout du moins officiellement, mais il y a certaines différences dans la vie de tous les jours. Si un jour, au milieu de la conversation vous remarquez que je vous regarde avec des gros yeux sans rien avoir compris à ce que vous venez de dire, pas de souci, c'est simplement que vous venez d'employer un québécisme (comme dirait le dictionnaire). Ni pire ni mieux que les mots de France, ils sont simplement différents. « T'as-tu pris ta tuque ? » aujourd'hui cette phrase me paraît normale mais voilà 4 mois je n'aurais pas pu vous répondre. En France en effet on se met un bonnet sur la tête s'il fait froid, pas une tuque ! Des exemples comme cela, il y en a dans ce sens mais aussi dans l'autre. Parfois il nous arrive d'employer des expressions et c'est vous qui nous regardez bizarrement. Mais ces différences sont enrichissantes et permettent de tisser des liens, un sourire ouvrant bien des portes. On pourrait aussi s'attarder longtemps sur les anglicismes. Je crois qu'il serait impossible de déterminer qui des Québécois ou des Français en a le plus mais c'est assez drôle de s'obstiner là-dessus ! A mon humble avis les week-ends français sont aptes à rivaliser avec les « t'as-tu checké? » québécois.

Partir voir ailleurs ce qui s'y passe soulève de nombreuses interrogations tant de la part de celui qui part que pour son entourage. Si en partant on essaie de se renseigner du mieux que l'on peut sur là où l'on va, la famille et les amis y vont aussi de leurs conseils. En réalité la plupart n'y ont jamais mis les pieds et ne savent pas vraiment de quoi ils parlent mais ils sont heu-

Petits exemples de mots d'ici, de mots de là bas

Toutes mes excuses pour l'orthographe mais certains mots ne s'écrivent pas, ils se disent!!!

En France on dirait	Ici on dit plutôt
Il fait vraiment froid	Il fait frête
Pas du tout	Pantoute
Feux (de circulation)	Lumière
Fac'	École
??? (Putain, bordel)	Tabarnac (avec « votre » accent c'est mieux !!)
Foot ou Football	Soccer
Appuie donc sur le bouton	Pèze donc sut le piton
Gare pas ta voiture dans ce parking !	Stationne pas ton char dans ce stationnement !
« Merci » « De Rien »	« Merci » « Bienvenue »
« Au revoir »	« Au revoir » ou « Bonjour »
Aller faire ses courses	Aller faire son épicerie
C'est marrant	C'est l'fun
J'ai la flemme	??? (grand étonnement sur les visages !)
Week-end (we)	Fin de semaine (fds)
Bonnet	Tuque
Gants	Mitaines
Quad	VTT (Véhicule tout terrain)
VTT (Vélo tout terrain)	Vélo de montagne
Petit copain, petit ami	Chum
Petite amie, petite copine	Blonde

... Suite

En France on dirait	Ici on dit plutôt
Mes amis	Mes Chums
Discuter	Jaser
A tout de suite	A tantôt
Fermer (à clé)	Barer
Vérifier	Chequer
Tableau d'affichage	Babillard
T-shirt	Chandail
Débardeur	Camisole
Ennuyeux	Plate
Petit déjeuner	Déjeuner
Déjeuner (vers 12/13 heures)	Dîner
Goûter (16 à 17 heures)	N'existe pas vu l'heure du souper !
Dîner, repas du soir (vers 20 heures)	Souper
Coffre (de voiture)	Valise
Classeur, porte document	Cartable
Cartable	Sac d'école (des petits)
Du soda, boisson non alcoolisée	Liqueur
Liqueur	Alcool fort
Mignon	Kioute (Cute !)
Cher (onéreux)	Dispendieux

Mais pas FIN car il y en aurait vraiment plein d'autres!!!

reux de vous en faire part, souvent en se moquant légèrement de vous. Le préjugé qu'ont la plupart des Français à propos des Québécois (à ma connaissance il n'y en a pas sur les Québécoises) c'est que pour eux c'est un peuple de bûcherons ! Pour voir à quoi ressemble un Québécois dans l'imaginaire français, vous prenez n'importe quel gars de l'université, vous lui laissez pousser la barbe pendant un bon moment, lui coiffez les cheveux en bataille, lui enflez une chemise carreautee (une rouge avec les gros carreaux noirs évidemment) et voilà, c'est fait. Pas des plus réaliste, quoi que durant les Géolympiades ils auraient pu avoir raison !!!

L'Université, je pense que ce doit être l'endroit où j'ai passé le plus de temps à Rimouski. En fait peut être pas, mais toujours est-il que c'est un lieu marquant. Marquant comme n'importe quelle école où j'ai été mais aussi marquant par sa différence avec la France. Le département de géographie. Le premier contact a été le même que tous les nouveaux : la rencontre de module fin août. Là on observe les gens, on se sent observé aussi mais rien d'anormal à ça. Ce qui m'a marquée au début est la présentation des professeurs. Ils ont certes dit leur nom, mais surtout leur prénom. Bizarre mais pourquoi pas, entre eux ils peuvent bien s'appeler par leur prénom, cela paraît logique. Mais c'est ensuite que cela nous a encore plus étonné, lorsque des étudiants qui posaient des questions ont interpellé les professeurs par un : « BERNARD quand est-ce que TU,... ». Le prénom. Le tutoiement. Vraiment aucun rapport avec la France où l'on appelle les professeurs et même leurs assistants par leur nom en les vouvoyant !!! Les appeler par leur prénom n'enlève rien au respect qu'on leur porte parce qu'ils sont professeurs, plus âgés et qu'ils nous transmettent leur savoir. Cela les rapproche simplement de nous, les rend plus accessibles.

Sinon il y a le climat. L'hiver principalement. En fait le climat québécois se résume pour beaucoup de Français à l'hiver, au froid et à la neige. Un grand homme québécois n'a-t-il pas dit : « Mon pays c'est l'hiver ». C'est incontestablement vrai mais je pense que nous en rajoutons un peu ! Cependant d'après moi vous en rajoutez aussi un peu pour nous faire peur ! Pour nous il neige toujours et beaucoup et il y a des mètres de neige à partir d'octobre ou novembre. Je ne sais pas si c'est spécifique à cette année ou pas mais en tout cas le fait que, début décembre, tout ne soit pas blanc nous a tous beaucoup surpris et déçus. Heureusement, nous voilà rassurés, la neige est bel et bien là et il semble qu'elle va rester pour longtemps. L'avoir vue tout le temps depuis votre naissance et à chaque année vous en aura peut être lassée, mais de mon point de vue la neige est toujours aussi belle, elle embellit les paysages et met de bonne humeur. Cela changera peut être mais c'est le cas actuellement.

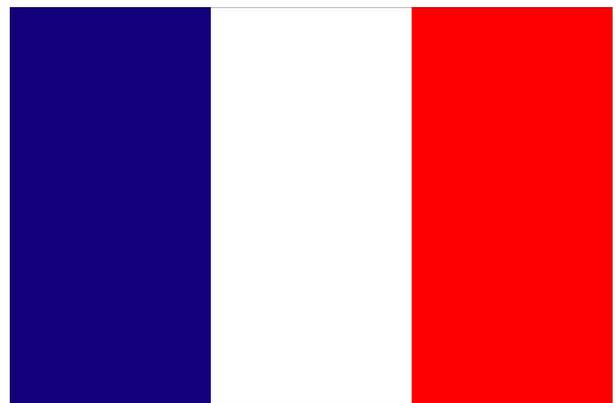
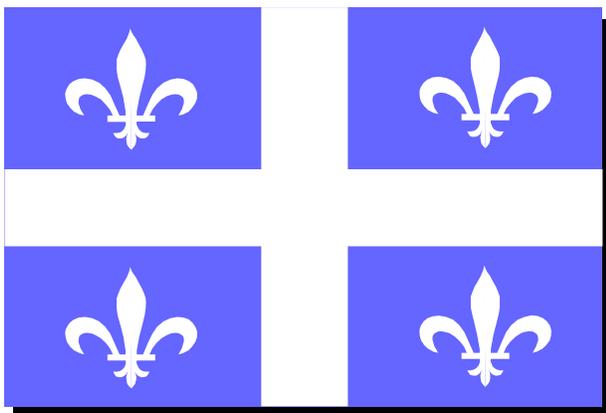
Des constats valables pour l'ensemble de la province du Québec certes, mais ma vision est fortement liée au lieu où je me suis installée : Rimouski. À Montréal dire que l'on va étudier à Rimouski c'est s'exposer à un tas de questions et de remarques. Cela va de « C'est où ?? » à « Si loin, si petit, mais pourquoi ? » en passant par « Mais pourquoi là bas, tu n'a pas été acceptée ici ? ». Ça leur paraît inconcevable de vouloir y aller par choix. C'est là que j'ai pris conscience de la différence entre les grandes villes et la « région ». À cela s'ajoute la relativité des distances. Pour quelqu'un de Québec ou plus encore de Montréal, Rimouski est très loin de chez eux, mais dans le sens inverse la réponse n'est pas si catégorique. C'est loin certes, on ne va pas se le ca-

cher, mais il n'en reste pas moins que ce sont des distances surmontables. Et ce même si dans ce beau pays il n'y a presque pas de trains. Ce serait tellement plus rapide, plus pratique. Mais à Rimouski il faut être motivé pour prendre le train (le seul qui passe le fait en pleine nuit!). Il faut donc prendre le bus, les bus. Il y en a en effet beaucoup et pour aller partout.

Habitant seulement avec des étrangers dans mon appartement, la découverte de l'alimentation d'ici s'est faite progressivement. D'abord par la visite des supermarchés pour aller faire les courses (« faire notre épicerie »), puis par la rencontre avec de vrais Québécois. Parlons de la bière. Sûrement la boisson nationale québécoise. La remarque de Marc, début septembre, la première fois que nous avons mis les pieds au Baro, m'est restée : « ... mais le Québec c'est l'hiver, la forêt et la bière !!! ». Nous étions donc prévenues. Pour avoir testé les trois, j'avoue que personnellement je préfère l'hiver, mais c'est tout à fait subjectif. La gastronomie ne saurait être complète sans évoquer la poutine, un des plats nationaux. Très bonne soit dit en passant, mais cela fait tout de même bizarre à dire que le plat national, le plat le plus typique, est constitué de frites avec un fromage qui fait kouïk kouïk le tout recouvert de sauce brune. Cela ne fait, comment dire, pas très sérieux ! C'est comme le fait que le pâté chinois se mange avec du ketchup ! Ce n'est pas que le ketchup ne soit pas bon, ni pas courant en France, mais chez nous on évite autant que possible de le sortir pour des repas en familles. Il est à l'opposé de la notion de gastronomie que nous avons. N'y voyez là aucun dénigrement de la cuisine québécoise, seulement un constat gastronomique de la part d'une Française qui, même très ouverte d'esprit, ne peut s'empêcher de remarquer certaines choses.

Un pays, une province, une réalité. Et pourtant il y a tant de manières d'en parler. Autant que de personnes à interroger. Le monde est vaste en possibilités de découvertes, remplis de lieux, de pays, de régions, de traditions, de cultures, de personnes, ... qui ne demandent qu'à être vus, testés, rencontrés, découverts. Voilà ma version des choses, ma réalité pourrait-on dire. Rien d'absolu, que du relatif.

Le Québec : il y aurait encore beaucoup de choses à en dire. Il me reste en effet encore beaucoup de choses à voir, à vivre, mais je peux déjà dire une chose : le Québec est vraiment une belle province. Personnellement j'en suis tombée amoureuse, et vous ?



UN STAGE À L'ÉTRANGER, ÇA VOUS INTÉRESSE ?

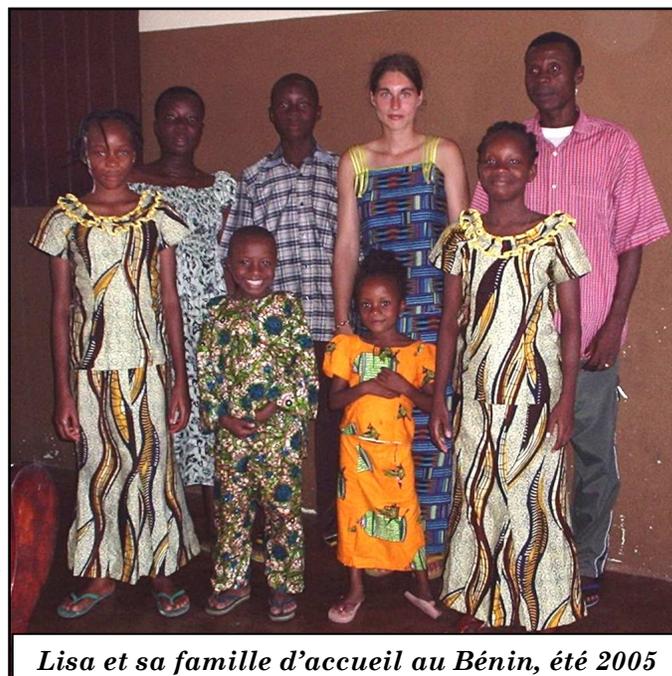
Une histoire de solidarité internationale...

Par Par Lisa Arsenault, Étudiante en Majeure de géographie et Mineure en Interventions culturelles

Atterrir dans un autre pays, apprendre une nouvelle langue, s'intégrer à une autre culture, vivre au sein d'une famille d'accueil, soutenir les efforts de développement durable d'une communauté, mettre à profit et développer ses aptitudes et apprendre à vivre en groupe, sont autant d'aspects qu'un stage à l'étranger peut faire vivre à un participant. La grande diversité des programmes offerts aux jeunes canadiens et québécois permet désormais de choisir son stage selon son pays (ou continent) de préférence, sa durée et son domaine d'étude. Voici un portrait non-exhaustif de ce que vous pouvez faire à l'étranger, en étant encadré et subventionné, pour que voyage rime avec apprentissage...

Expériences personnelles

Je tiens d'abord à donner ce conseil à tous les intéressés : soyez persévérant dans vos efforts de recherche de stage ! En effet, le nombre de candidatures envoyées par les jeunes aux organismes a augmenté de façon importante, suite à l'augmentation de l'offre au niveau fédéral et provincial. En d'autres termes, à chaque année, des milliers de jeunes québécois s'inscrivent à divers programmes de stages à l'étranger, alors que quelques centaines seulement seront retenus. Mais cela ne veut pas dire qu'il faut baisser les bras, au contraire, les recruteurs seront d'autant plus impressionnés face à un jeune qui tente sa chance pour une deuxième et une troisième fois, faisant ainsi preuve d'une grande volonté. À titre d'exemple, voici le récit de ma petite histoire de stage à l'étranger.



Lisa et sa famille d'accueil au Bénin, été 2005

Suite à 3 ans d'études en Tourisme, un an de travail dans une agence de voyages et pas un seul billet d'avion à mon actif, s'en est assez, c'est à mon tour de partir, avant d'entreprendre mes études en géographie à l'UQAR. C'est l'OFQJ (Office Franco-Québécois pour la Jeunesse) qui m'ouvrira ma première porte. Un poste d'Agent d'information à la Maison du Québec de St-Malo est affiché, j'applique, parmi 9 autres québécois. Je passe une entrevue téléphonique d'une heure, et ça y'est, je pars passer 3 mois en Bretagne sous un soleil caniculaire signé 2003. Cet été, riche en expériences et fort en émotions, me donnera la motivation nécessaire pour ouvrir les portes suivantes.

Passionnée par l'Afrique et ses cultures, avide de vivre une expérience de groupe et surtout de participer au développement local d'une population du Sud, j'envoie ma candidature en août 2004, pour 4 stages différents au programme Québec Sans Frontières - QSF (Ministère des Relations Internationales du Québec), qui subventionne plus d'une quinzaine d'organismes de coopération internationale. Ce programme permet d'envoyer chaque année, 400 jeunes québécois dans les pays en développement pour s'initier à la coopération.

On me convoque d'abord en entrevue à Joliette (chez CRÉDIL) pour un stage au Mali. Quelle joie, l'entrevue se déroule à merveille. Grande déception, je ne suis pas retenue, j'ai le sentiment que je n'irai jamais. Deux jours plus tard, on m'invite à Montréal pour une journée d'entrevue, destination : Bénin, pour un stage en journalisme ! Cette fois, je me le promets, ça marchera. Entre temps, on m'invite à Québec (chez Carrefour Canadien International – CCI) à une troisième entrevue pour partir au Mali, mon premier choix. Toutefois, je dois décliner l'invitation, ne pouvant pas être aux deux endroits la même journée. Je pars à Montréal (chez CLUB 2/3) avec la certitude que j'ai fait le bon choix et que j'irai au Bénin à l'été 2005. J'y croyais, et j'y suis allée ! C'était absolument fantastique et extrêmement enrichissant. De retour l'automne dernier, j'ai voulu repartir en Afrique sur un autre projet...

Je suis retournée passer une entrevue dans ce même organisme à Joliette en septembre 2005, pour obtenir un poste d'Accompagnatrice de groupe QSF pour un stage en environnement au Niger. On m'assure que j'ai tout ce qu'il faut, excepté l'autorité masculine qui va avec le poste dans ce pays musulman, on désire un homme pour accompagner le groupe. Je refuse d'abdiquer ! Je passe des semaines à fouiller sur Internet pour trouver un autre stage en Afrique de l'Ouest et je tente une dernière chance sur un poste d'Agent en communication organisationnelle (chez CCI), encore au Niger pour janvier 2006. L'entrevue téléphonique est satisfaisante, je pense même à sortir mon passeport pour l'envoyer à l'Ambassade, mais malheureusement je ne fais pas le poids face au candidat masculin qu'on recherchait de préférence, et qui possède un Baccalauréat en Communication, que je n'ai pas !



Préparation du repas avec les femmes du village

Persuadée que tous ces efforts m'ont appris, je tente une autre issue, celle-ci sera la bonne, peut-être même la meilleure finalement. Dans le cadre de ma Mineure en Interventions Culturelles à l'UQAR, je suis en train d'effectuer un stage chez l'organisme rimouskois CIBLES (Carrefour international bas-laurentien pour l'engagement social) depuis janvier 2006, afin de

monter un projet au Sénégal, possiblement dans le domaine maraîcher, qui se déroulera vers le mois de janvier 2007. Un groupe de stagiaires du Bas-Saint-Laurent sera formé pour le projet.

Je conclue cette petite histoire, qui en fait n'est pas terminée mais qui commence, par la célèbre maxime : « on récolte ce que l'on sème », même si je ne sais pas encore ce qu'on récoltera au Sénégal, ça poussera, j'en suis sûre !

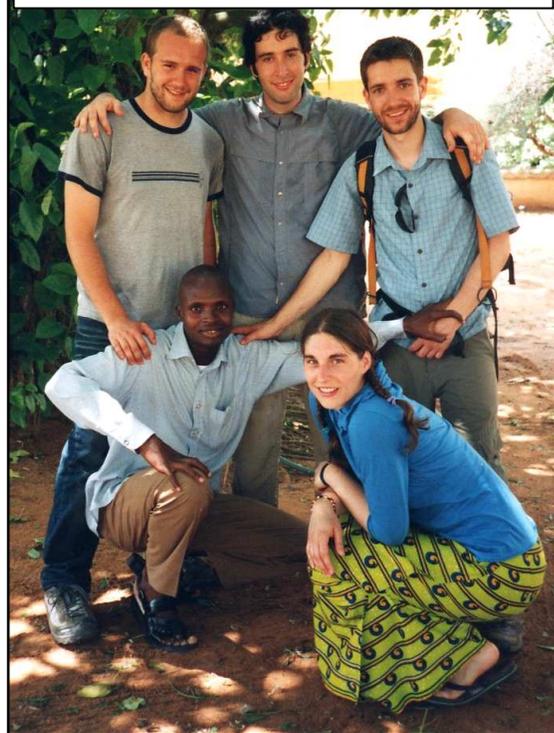
Comment trouver le bon stage ? Se retrouver dans l'offre...

Comme toute chose a un point de départ, commençons-y ; l'**ACDI**, l'*Agence canadienne de développement international*. Cet organisme fédéral est chargé de planifier et de mettre en oeuvre la majorité du programme canadien de coopération pour le développement, afin de réduire la pauvreté et de contribuer à rendre le monde plus sûr, plus juste et plus prospère. L'ACDI administre 80 % du budget de l'aide et appuie des projets dans plus de 150 pays. C'est du fédéral que provient la majorité du financement dont peut profiter les organismes de coopération canadiens et québécois, les institutions d'éducation et les agences de développement provinciales et régionales.

Pour en venir aux faits, je vous suggère d'abord à vous, les finissants ou détenteurs de diplôme, ce programme de stage directement offert par l'ACDI : Le **PSIJ**, le *Programme de stages internationaux pour les Jeunes* (vous trouverez toutes les adresses web sous la rubrique **Liens Internet** à la fin de l'article). Il s'agit d'un programme d'emploi destiné aux jeunes canadiens professionnels, donnant la possibilité à ceux qui ont obtenu un diplôme d'études collégiales ou universitaires, d'acquérir une expérience de travail pratique dans le domaine de la coopération internationale. Ce programme vise à ce que les jeunes aient une meilleure compréhension des enjeux de la mondialisation. Il est obligatoire d'avoir terminé ses études. Les inscriptions se font habituellement entre avril et juillet de chaque année, et plus d'une cinquantaine de pays répartis sur les 5 continents sont offerts, dans divers secteurs (environnement, santé, services sociaux, communication, éducation, administration). La majorité de ces stages sont d'une durée minimum de 6 mois et le stagiaire part seul, et non en groupe.

Stage QSF en journalisme :

Lisa en compagnie de 3 stagiaires



Outre l'ACDI, au niveau provincial cette fois, le Québec regorge d'organismes de coopération internationale (OCI) divers, installés de plus en plus dans toutes les régions administratives, favorisant ainsi la participation d'un plus grand nombre de jeunes. Le site web du **Programme Québec Sans Frontières** (QSF) mentionné précédemment vaut la visite, celui-ci regroupe environ 18 OCI, plus d'une trentaine de projets dans près d'une vingtaine de pays, offrant des stages à différents moments de l'année pendant 2 à 3 mois (le plus souvent de mai à août), dans tous les secteurs d'intervention, peu importe le statut du candidat (jeune travailleur ou étudiant, entre 18 et 30 ans). Ce programme est intéressant, car il est pris en charge par le *Secrétariat à l'aide internationale du Québec*. Il couvre la totalité des frais à l'étranger, assure une formation standard et complète et fixe toutes les infrastructures nécessaires pour permettre aux participants de s'épanouir au maximum lors de son expérience à l'étranger et au retour. Les stages s'effectuent dans des pays du Sud (Afrique francophone, Amérique Latine et Caraïbes), par groupe de 5 à 9 participants, plus une personne accompagnatrice. Les inscriptions se font en juillet-août de chaque année.

De plus, l'**AQOCI** (*L'Association québécoise des organismes de coopération internationale*) a de quoi vous éclairer. Elle regroupe en effet à ce jour, 53 OCI, dont la plupart offre des stages à l'étranger pour les jeunes, que ce soit par le biais de programmes tel que PSIJ, QSF, ou encore de façon indépendante, telle que le fait Oxfam-Québec par exemple. Tous ces stages sont de durée variable, vers une foule de destinations, offert à des étudiants ou des jeunes travailleurs. Je vous invite à consulter le site web de l'AQOCI, où l'on retrouve les adresses des 53 organismes, tel que *Alternatives, CARE-Canada, CUSO-Québec, Développement & Paix, Fondation Paul-Gérin Lajoie, Ingénieurs Sans Frontières, Jeunesse Canada Monde, Plan Nagua, Jeunesse du Monde, Terre sans Frontières*, et bien d'autres.

Enfin, pour ceux et celles qui ont envie de partir tout de suite, qui ne veulent pas attendre d'être sélectionné et qui ont de l'argent (entre 4000 et 6000 \$), je vous suggère deux organismes : **Horizon Cosmopolite** et **Mer & Monde**. Ceux-ci ont déjà de nombreuses ententes avec des partenaires du Sud et proposent des projets soit sur mesure ou selon les besoins du candidat, à condition d'avoir l'argent nécessaire pour payer la plupart des dépenses. Une bonne motivation est la seule condition de départ, celui-ci peut d'ailleurs être effectué à n'importe quel moment de l'année.

Pourquoi faire un stage à l'étranger ? Et après ?

Notez que la grande majorité de ces stages ne sont pas rémunérés et demandent une levée de fonds de 1000 à 1800\$, car ils constituent une initiation à la coopération internationale et non pas un emploi. Par contre, pour les projets à plus long terme (de 6 mois à 2 ans), plusieurs organismes versent un petit salaire au participant, ce qui lui suffit largement sur place. Le but d'un tel stage n'est donc pas de faire des sous, mais de vivre une expérience qui vous ouvrira sur

le monde, vous informera sur la réalité des autres peuples et vous guidera dans vos choix de consommation et vos relations dans la société. Vous n'oublierez jamais ces moments passés dans votre village d'accueil et vous saurez que le plus petit des gestes que vous poserez peut faire une différence pour de nombreuses personnes. C'est ça, la Solidarité internationale.

Enfin, à votre retour, vous serez en mesure d'exposer vos observations à vos pairs, de sensibiliser vos proches à ce que vous avez vécu et découvert et à ce qu'eux-mêmes peuvent faire pour participer au développement durable de la planète. Vos futurs employeurs seront probablement impressionnés par vos expériences à l'étranger et vous aurez acquis des aptitudes afin de mieux vous épanouir dans votre environnement de travail.

Finalement, vous n'avez qu'à gagner d'une expérience de stage à l'étranger... alors allez-y, inscrivez-vous !

LIENS INTERNET POUR DE L'INFORMATION SUR LES PROGRAMMES DE STAGE À L'ÉTRANGER

- * Programme PSIJ (ACDI) : www.acdi-cida.gc.ca/jeunesse/stages
 - * Site de l'AQOCI: www.aqoci.qc.ca
 - * Programme Québec Sans Frontières (QSF) : www.quebecsansfrontieres.com
 - * CIBLES (Carrefour international bas-laurentien) : www.cibles.org
 - * Carrefour Canadien International (CCI) : www.cciorg.ca/quebec/
 - * Oxfam-Québec : www.oxfam.qc.ca
 - * Club 2/3 : www.2tiers.org
 - * Horizon Cosmopolite : www.horizoncosmopolite.com
 - * Mer et Monde : www.monde.ca
 - * OFQJ (Office Franco-québécois pour la Jeunesse) : www.ofqj.gouv.qc.ca/
-

De la Terre et Desjardins

Par Sarah Drolet-Laflamme, étudiante en baccalauréat en géographie concentration env.marine

Un monde pur et sain : les p'tits oiseaux cuicui et les enfants gambadent dans les champs. La première vision différente du monde m'est venue de Richard Desjardins qui disait : « il y a une erreur dans le dictionnaire car le mot terre vient de terreur ». Je vous avait averti : une vision différente.

Fille d'une abitibienne, j'ai connu les chansons de Desjardins par cœur avant de comprendre le sens d'un seul vers. Cet auteur traite les sujets avec une plume à faire envier, accompagnée de mélodies parfois légères, souvent romantiques. « Mes seules vacances c'était quand on allait se coucher, mais laisse-moi te dire que ta peau c'est mieux qu'une plage ». Voilà ce que disait Richard Desjardins à Jenny. Une poésie délicate, voire délectable. Qu'on traite d'environnement, d'amour ou de droit autochtone, cet auteur touche là où le rationnel ne se rend pas. Je suis l'océan qui veut toucher ton pied.

Quand j'ai atteint l'âge de raison (il y a quelques mois de cela), j'ai tranquillement assimilé l'information que transmettait les paroles de l'interprète de mon enfance. Ce fut une révélation. La première révélation. J'ai d'abord découvert la région d'où ma mère vient en apprenant que c'est « là où s'que l'asphalte arrête », qu'on y trouve « les embaumeurs forestiers » et « le chemin de la Dompe » (Dompe avec un grand D). Ensuite, le sacarsme de « Rondin, l'embaumeur forestier de la Domtar » m'a appris qu'il y avait un sérieux problème avec le contrôle de la coupe des arbres au Québec. Deuxième illumina-

tion. Il faut faire attention à l'environnement : les ressources sont épuisables. Un enfant de 7 ans peut comprendre. J'ai donc compris aussi (j'ai plus de sept ans). J'en ai fait ma mission : essayer du mieux que je peux, dans ma réalité, d'améliorer la santé de la planète. M'as mett' un homme là-d'ssus.

Vous savez ce qu'il y a de plus fantastique ? Nous sommes plusieurs à penser ça. En octobre, nous étions 3400 fidèles-illuminés à écouter attentivement l'alerte climatique que lançait David Suzuki et Hubert Reeves à Montréal, dans le cadre d'une conférence donnée par ces deux figures emblématiques de la sauvegarde de la planète. Wow! Une activité rassembleuse qui traduit un intérêt de la population pour l'environnement. De plus en plus.

Comme Hubert Reeves le dit, il ne suffit pas de qualifier de positive ou négative notre attitude face à l'avenir de la planète. Que l'on soit pessimiste ou optimiste, l'important c'est d'être déterminé à faire bouger les choses. Que nous ayons telle ou telle opinion, il faudrait peut-être arrêter de discuter et bouger. Scuse-moi je men vais, je reviens dans une heure faut que j'aille changer le monde.

Pour ma part, je dirais que je suis plutôt positive. Ou plutôt, que j'ai espoir. Oui, c'est mieux. J'ai espoir qu'on bouge, qu'on donne de l'importance à l'environnement. Qu'on arrête de voir l'environnement comme une dépense dans un budget et qu'il devienne un investissement. Il est facile de dire que

tout va mal et qu'on ne peut rien n'y faire. Tant qu'à dire que nous sommes foutuEs et que peu importe ce que nous ferons rien ne changera, aussi bien se taire. Il s'agit d'une justification que l'on se donne pour ne pas bouger. C'est comme si on disait : J'va bouger « quand j'va être un bon gars. Pas d'alcool pas d'tabac, j'va avoir l'esprit d'équipe, impliqué toute le kit. »

J'ai été initiée à la justice sociale indirectement par Desjardins. Ce dernier traitait des Fros, les foreigners, ces immigrantEs embauchéEs pour travailler dans les mines d'Abitibi en échange d'une promesse. Ces travailleurs-euses allaient obtenir des papiers légaux d'immigration : juré craché. Le boss des mines, M. Roscoe, un homme qui n'en avait que pour l'argent, en a décidé autrement. Les Fros sont venuEs demander certaines conditions de travail : « d'leau chaude et aussi, un peu d'soleil avant la nuit. » Aussi, « y ont demandé des ventilateurs à cause du gaz dans le smelter » et ne plus oublier personne le soir dans les mines. Pas trop content de ces demandes, M. Roscoe a envoyé la police qui demanda aux travailleurs.. leurs papiers. C'était la première fois, dans l'histoire du Québec qu'on envoyait des grenades lacrymogènes sur des gens. Ce texte traite de conditions de travail innacceptables et ce, ici. Au Québec. On y traite de relations employeurs-employés à l'ère où la graine de la syndicalisation n'avait pas encore germée.

La vision différente de Desjardins ne se limite pas aux relations amoureuses homme-femme, mais aussi de celles homosexuelles. Ainsi, il exploite avec Lomer un type de relation encore tabou dans cette société émancipée. Cette chanson raconte l'histoire d'un couple homosexuel, à l'époque du moyen-âge, qui fut jugé « par des juges en lambeaux noires qui n'ont jamais aimé personne ». Ils ont été condamnés pour s'être ai-

més. L'auteur aborde le sujet en traitant d'intolérance, mais utilise un chemin que nous ne sommes pas habitués d'emprunter. Ainsi, le personnage de la chanson nous raconte l'histoire de son amour pour son compagnon et de cet amour pour lequel il a été condamné. Il prend un chemin qui nous mène jusqu'au frisson.

Desjardins m'a exposé mon Québec sous un nouveau jour. Parfois négative parfois positive, sa vision dresse le portrait d'une réalité, celle des QuébécoisES. Nous vivons dans un beau pays, mais il ne faut pas jouer à l'autruche : il n'est pas parfait. Il faut agir. Maintenant. À partir de ce moment, peut-être qu'après tout, ce ne sera pas vrai que le mot Terre vient de terreur.

Être écolo sans être grano

Par Sarah Drolet-Laflamme, CEDRE (Comité étudiant de Rimouski pour l'environnement), Etudiante en géographie marine

Au risque de vous décevoir, les écolos ne sont pas tous barbus (ou barbues !?!?), lunatiques et à la rescousse des baleines (ça c'est moi par exemple !). Certains le sont mais ces exemples sont seulement pour illustrer qu'il y a un stéréotype d'écolo et qu'il ne colle pas toujours à la réalité. Ce n'est pas écrit dans notre front que nous sommes écolos. De toute façon, qu'est-ce qu'un écolo ? Personnellement, je crois que c'est quelqu'un qui a une conscience environnementale et sociale et qui adopte des habitudes de vie qui vont dans ce sens. Peu de gens ne sont pas conscients ou touchés par la santé de la planète. Une grande partie de la population y est sensible à différents niveaux et sur différents aspects de l'environnement. Par exemple, certains sont préoccupés par la quantité incroyable de sacs jetables en circulation, mais sont moins conscientisés par le commerce équitable. Je crois que c'est ça, la recette : agir pour ce qui est important à nos yeux. Dans le même ordre d'idée, je vous propose un avant goût de divers gestes à saveur environnementale.

D'abord, on doit penser à troquer les verres de polystyrène ou de plastique pour des tasses thermos ou de céramique. Pourquoi ? Les verres sont jetables, les tasses, elles, sont durables. Chaque verre de polystyrène met environ 450 ans à se dégrader dans l'environnement. Ais-je besoin d'en rajouter ? Il y a toutefois une chose à préciser : une tasse dans l'armoire ne sert pas beaucoup. Elle est bien plus utile dans le bureau, le casier, le sac à dos: il faut la mettre à un endroit où on s'en servira !

Attaquons-nous maintenant à ce qu'on met dans la tasse. Si l'envie y est : du café ou thé biologique équitable. Ceux-ci garantissent que le café ou le thé a été récolté dans des conditions décentes. Aussi, ils impliquent un regroupement de petits producteurs de café ou de thé en coopérative, ce qui a plusieurs avantages : réinvestissement des profits entre les travailleurs et dans leur communauté. Quant à l'agriculture biologique, elle permet d'offrir des produits de meilleure qualité pour notre santé, mais aussi des conditions de travail sans contact avec les pesticides pour les petits producteurs. À l'université, le café disponible au Café l'Auriculaire est toujours équitable et il est beaucoup moins cher qu'à l'Excelso. Aussi, quelques saveurs de thé équitable y sont disponibles.

Chaque année, près de 2 milliards de sacs en plastique sont utilisés par les Québécois. Ils sont fait d'une matière qui prend au moins 100 ans pour se dégrader. Les matières plastiques envahissent les sols et les océans. Je parlais de sauveur de baleines plus haut : toutes les espèces marines sont victimes des matières plastiques qui flottent littéralement dans les étendues d'eau de tout genre. Aussi, ils empêchent la dégradation des matières à l'intérieur de votre sac. Soyons intelligents : utilisons des sacs en tissu pour notre épicerie, nos commissions et notre lunch ! Le CEDRE en vend de très originaux fait avec soin par une artisane québécoise qui a aussi à cœur la santé de la planète.

Cette partie s'adresse à vous mesdames. Saviez-vous que les serviettes et tampons conventionnels étaient blanchis et, par le fait même, mauvais pour votre santé ? De plus, les tampons et serviettes sanitaires sont jetables et donc, par définition, non durables. Pensons à long terme et utilisons des serviettes sanitaires lavables ! Aussi, la Diva Cup alias le keeper, est une alternative très efficace aux produits sanitaires jetables. Il s'agit d'une coupe menstruelle en latex qui recueille le sang sans rien tacher et le tout, en gardant une bonne hygiène corporelle. Le CEDRE propose un groupe d'achat de Diva Cup qui permet de les obtenir à prix réduit. Ainsi, pour 36 \$, vous pouvez vous procurer une fameuse coupe menstruelle qui a une durée de vie de plus de 5 ans. Un geste bon

pour le porte-feuille, l'environnement et... pour notre santé aussi !

Je viens de vous énumérer quelques petits gestes relativement faciles à adopter. Par expérience, il est plus facile de n'en adopter qu'un seul mais de le conserver, que de tous les essayer et de s'y perdre. Une chose à la fois : chaque nouvelle bonne habitude contribue à une consommation responsable. En effet, tous ces gestes s'insèrent dans une consommation intelligente où on prend en compte tant notre budget et nos valeurs que la sauvegarde de l'environnement. Voilà une belle mission : diminuer notre empreinte sur la planète tout en vivant dans un contexte nord-américain.



Quand vous aurez fini de lire ce journal, n'oubliez pas :
Recyclez le ou partagez le ! Il y a sûrement quelqu'un autour de vous qui serait intéressé à le lire !!

La signature du temps, La formation géologique d'Anticosti

.....

Extraits du livre *Lumière sur Anticosti*, parut aux éditions Sylvion Harvey, novembre 2005,
Textes de Alexandre L-Gaudreau (étudiant en baccalauréat en géographie), photos de Yoanis Menge,
collaboration de André Desrochers

.....

L'île d'Anticosti est un endroit particulier, pour ne pas dire un milieu unique. Sur cette île, les points de repère sont tout à fait différents de ceux de la ville. Lors de l'arrivée à Anticosti, une période d'adaptation est nécessaire. Une fois acclimaté, celui qui s'est rendu à l'île peut aisément établir un lien étroit avec la nature, se ressourcer et se rapprocher de l'essentiel. En tant que futur géographe de l'Uqar, nous nous intéressons fréquemment au Québec Maritime. Comment cette terre émergée au cœur du Golfe Saint-Laurent s'est-elle formée ? Voici un peu de lumière sur le sujet.

Une île se forme sous les tropiques

Il y a environ 440 millions d'années, le continent nord-américain se trouvait près de la latitude zéro, celle de l'Équateur. La région de l'île d'Anticosti était recouverte d'une mer tropicale peu profonde, coincée entre le bouclier canadien au nord et les Appalaches qui se formaient au sud. On retrouvait alors une panoplie d'organismes à coquilles dans cette mer souvent agitée par de fortes tempêtes tropicales. Lors de chaque tempête, une multitude de ces organismes étaient enterrés vivants par des sédiments et préservés dans un dépôt que les géologues appellent « tempestites ». Ces dépôts de tempêtes se sont accumulés les uns sur les autres pendant une vingtaine de millions d'années, empilant les sédiments et les coquillages pour former des strates fossilifères. Ces strates recouvrent l'île sur environ 1 000 mètres d'épaisseur. Les paléontologues estiment que chaque mètre de roche représente les sédiments marins déposés pendant un intervalle d'environ vingt mille ans.

Le sous-sol d'Anticosti regorge d'une quantité phénoménale de fossiles merveilleusement préservés arrivés là à la suite de tempêtes. Ces fossiles sont surtout des invertébrés marins comme des brachiopodes, des céphalopodes et des crinoïdes. On retrouve également des trilobi-

tes qui ressemblent à des scarabées. Ceux-ci avaient la particularité de se débarrasser régulièrement de leur carapace par une mue pour s'ajuster à leur développement. Un même individu pouvait donc laisser en héritage plusieurs coquilles fossilisées que l'on retrouve maintenant dans la roche sédimentaire de l'île.



André Desrochers remontant le canyon Vauréal

Les strates d'Anticosti sont reconnues depuis longtemps pour leur abondante faune d'invertébrés fossilisés unique au monde. Ces fossiles remarquablement préservés sont les témoins d'une crise globale associée à la première extinction massive depuis l'apparition d'invertébrés à coquillage sur la Terre depuis le Cambrien. Ces strates fossilifères nous renseignent non seulement sur l'ampleur de cette période d'extinction nuisant à la biodiversité, mais aussi sur les profonds changements climatiques de cette époque.

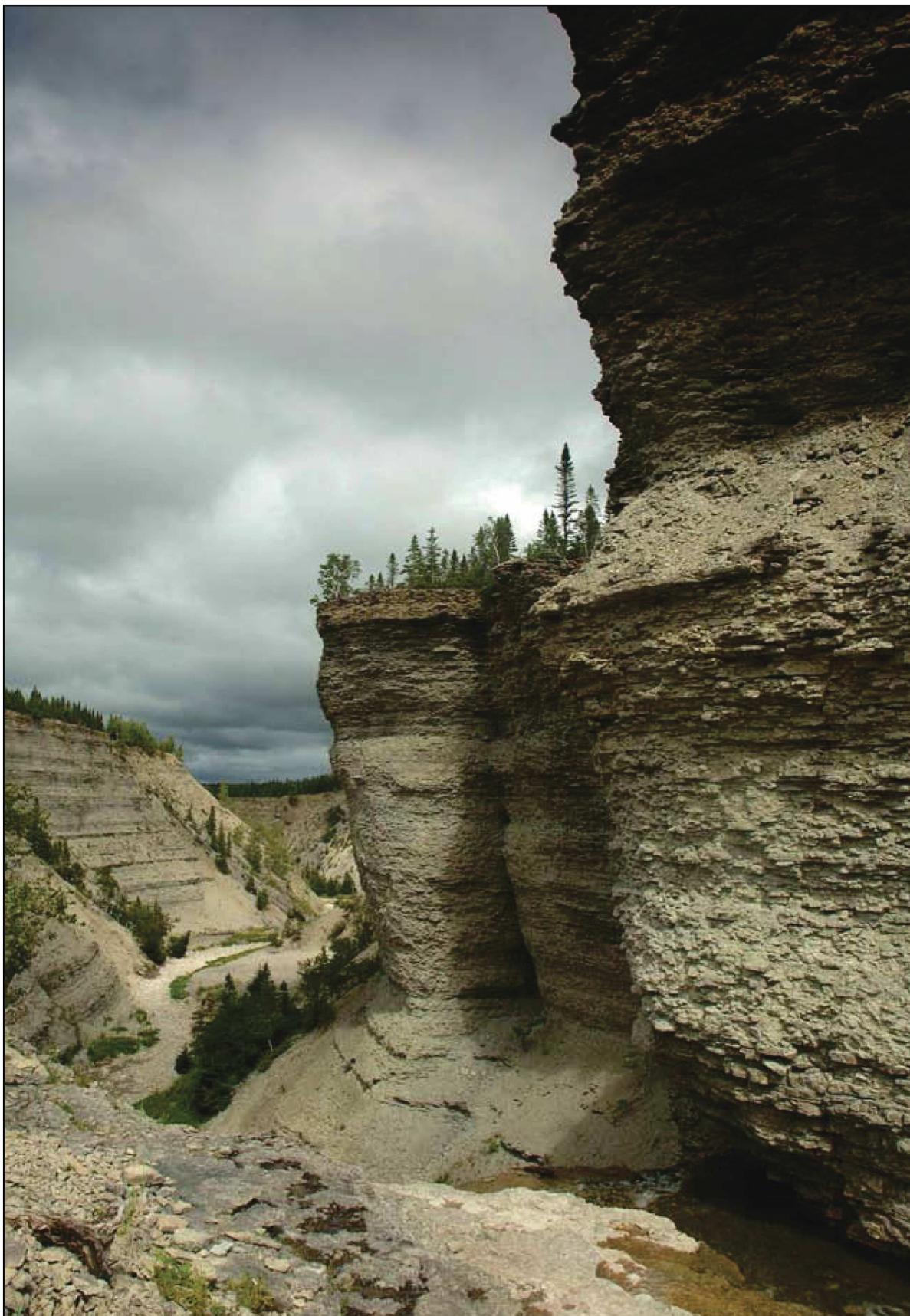
Il y a environ deux cents millions d'années, les continents dérivèrent jusqu'à leur position actuelle et ils se déplacent encore. Cette mouvance des continents a provoqué des zones de soulèvement dont une dans la région du golfe du Saint-Laurent. Ce mouvement a eu pour effet de mettre à jour la plate-forme sédimentaire qui reliait la Minganie, sur la Côte-Nord, à la Gaspésie. Certaines roches sédimentaires étant moins résistantes que d'autres, la plate-forme a subi une érosion importante causée par les rivières provenant du bouclier canadien qui ont isolé l'île d'Anticosti qui était formée d'un amas plus résistant de roches calcaires au cœur du golfe du Saint-Laurent.

Quand la glace libère une île

Plus récemment, il y a deux millions d'années, la Terre a connu plusieurs périodes de refroidissement. La dernière période de glaciation date d'il y a dix-huit mille ans. La glaciation était à son apogée alors que d'énormes glaciers de quelques kilomètres d'épaisseur recouvraient une importante superficie de l'Amérique du Nord. Sous le poids de ces glaciers, la croûte terrestre sous l'île d'Anticosti s'est enfoncée de plus de 150 mètres. Avec le réchauffement climatique qui a suivi, la calotte glaciaire s'est progressivement retirée, a fondu, libérant l'île jusqu'alors partiellement submergée dans les eaux froides de la mer de Goldthwait. Soulagée du poids des glaciers, l'île est lentement remontée à la surface et est apparue au grand jour comme on la connaît aujourd'hui. Ce soulèvement a également accentué l'érosion littorale et a engendré l'apparition d'une batture rocheuse exposée à marée basse que l'on nomme communément le « reef » ou plate-forme du littoral. Cette batture de pierre calcaire encercle Anticosti et s'allonge parfois sur plus d'un kilomètre au large.

À mesure que l'île remontait, l'eau qui ruisselait à sa surface a érodé, dissous et creusé la roche calcaire avant de retourner à la mer, ce qui a contribué à façonner la physionomie géologique actuelle de l'île et à créer, entre autres, les falaises, les canyons, les cavernes, les lacs à niveau variable et les rivières souterraines.

Poser les pieds sur Anticosti, c'est donc marcher sur les vestiges d'une vie marine datant de plusieurs centaines de millions d'années. Les fossiles qui y ont été conservés à travers le temps forment l'une des séquences les plus complètes de cette période sur la Terre. Une fois sensibilisés à la paléontologie, nous ne voyons plus les pierres de la même façon; nous pouvons alors lire en elles l'histoire de la vie aujourd'hui fossilisée et que l'on foule régulièrement sur les rivages d'Anticosti.



Canyon Observation

L'île Saint-Barnabé... et toutes les autres

.....
Par Ghislain Lefebvre, enseignant en physique à l'institut maritime du Québec
.....

Question 1 :

L'île St-Barnabé fait 5,5 km de long et environ 400 m de large. La longueur de sa côte (périmètre) au niveau moyen de la mer est :

- a) 11,7 km
- b) 117 km
- c) 1 170 km
- d) 11 700 km
- e) beaucoup beaucoup plus de kilomètres

La réponse est évidemment beaucoup beaucoup plus de kilomètres quoique que les réponses a, b, c et d peuvent être mesurées!!!

En effet, avec ma ficelle j'ai mesuré la côte de l'île St-Barnabé sur ma carte au 1:20 000 de Rimouski et j'ai obtenu 11,7 km. Mais imaginez que j'aie réellement sur le terrain et que j'utilise un ruban à mesurer. Je pourrais alors mesurer le tour de chaque caillou qui ne figure pas sur ma carte et si je suis assez précis j'obtiendrai peut-être la valeur de 117 km (en faisant bien le tour de chaque caillou bien sûr). Attention! Même les plus petits cailloux ont eux-mêmes de petites crevasses sur leur surface. Alors, avec un instrument de mesure assez précis, je pourrais mesurer la longueur de chacune des craques des cailloux et obtenir la valeur de 1 170 km.

La longueur de la côte de l'île St-Barnabé est donc dépendante de l'unité de longueur utilisée pour la mesurer. Plus cette unité est petite plus la longueur de la côte de l'île tend vers l'infini!!!

Question 2 :

Le périmètre de l'île St-Barnabé est en :

- a) 1 dimension
- b) 2 dimensions
- c) 3 dimensions
- d) entre 1 et 2 dimensions

Rappel mathématique :

⇒ Le point a 0 dimension

(on ne peut pas se déplacer dedans)

• 0 dimension

⇒ La droite a 1 dimension

(on peut se déplacer dans une direction)

1 dimension

⇒ Le plan a 2 dimensions

(on peut se déplacer dans deux directions (x et y))

2 dimensions

⇒ Le volume a 3 dimensions

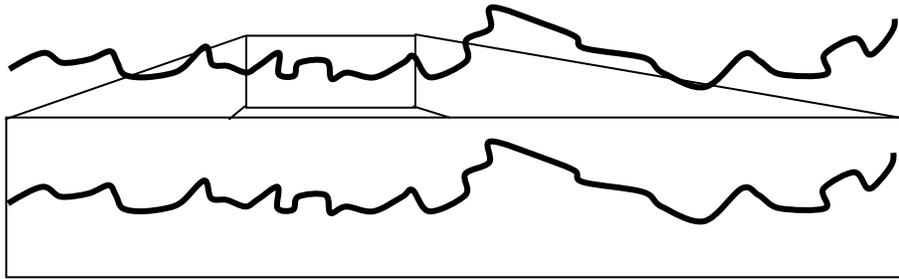
(on peut se déplacer dans trois directions (x, y et z))

3 dimensions

La réponse à la question 2 est d) environ 1,25 dimension!!!

Les fractales vous connaissez? Une fractale est un objet qui reste semblable à lui-même peut importe l'échelle à laquelle on le regarde.

Par exemple, voici un segment de la côte de l'île St Barnabé et un agrandissement d'une certaine section.

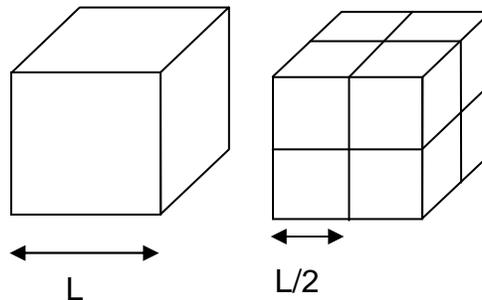


Ce segment peut représenter une longueur totale de 1 km ou 400 m ou 30 m ou 15 cm personne ne peut réellement dire car il n'y a, ici, pas d'échelle. **La côte de l'île St-Barnabé est une fractale car l'allure de sa côte est indépendante de l'échelle.** Il est de plus possible de calculer sa dimension fractale (D) à l'aide de l'équation suivante:

$$D = \frac{\log(\text{nombre de nouvelles formes})}{\log(\text{combien de fois la nouvelles forme est plus petite que la première})}$$

Commençons par illustrer le calcul avec une forme simple: le cube.

Utilisons un premier cube et coupons-le en deux sur la longueur, sur la hauteur et sur la largeur.

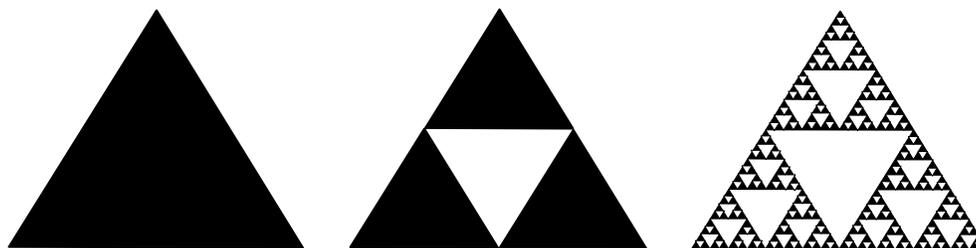


Il y a 8 petits cubes (semblables au premier) dans le dessin de droite. Aussi, la longueur de chaque petit cube est 2 fois plus petite que celle du premier. L'équation devient donc :

$$D = \frac{\log(8)}{\log(2)} = 3$$

Un cube est donc en 3-D !!!

Pour fabriquer le triangle de Sierpinsky, il faut partir d'un triangle noir et dessiner en blanc un triangle au centre. Il faut ensuite dessiner en blanc un triangle au centre de chaque triangle noir et continuer ainsi jusqu'à l'infini.



Dans la figure centrale, il y a 3 triangles noirs semblables à celui de gauche et chaque triangle est 2 fois plus petit que le triangle de gauche. Le calcul de la dimension fractale du triangle de Sierpinsky est le suivant :

$$D = \frac{\log(3)}{\log(2)} = 1,58$$

Il est aussi possible de transformer l'équation de la dimension fractale et d'obtenir l'équation :

$$L = L_0 \times 10^{(D \times (\log(\text{combien de fois plus petit})))}$$

Il a été déterminé expérimentalement que les processus d'érosion créent des objets fractals de dimension 1,15 environ. Ce qui veut dire que si quelqu'un obtient une valeur de 11,7 km pour le périmètre de l'île St-Barnabé avec une règle d'un mètre, cette personne obtiendrait une valeur d'environ 32 975 km avec une règle d'un mm de long (règle 1000 fois plus petite).

$$L = 11,7 \text{ km} \times 10^{(1,15 \times (\log(1000)))}$$

$$L = 32\,975 \text{ km}$$

Seules les fractales possèdent une dimension intermédiaire à 0, 1, 2 et 3. Les objets quelconques, qui changent d'allure avec l'échelle comme une poule ou un oeuf, n'ont pas de dimension intermédiaire possible.

Les processus d'érosion créent des objets fractals car ils fabriquent des formes similaires peut importe l'échelle ce qui n'est ni le cas de la poule ni celui de l'oeuf!

Si vous voulez en savoir plus sur les fractales, je vous suggère la lecture des deux livres suivants; livres desquels j'ai tiré les exemples de cet article :

Lecture accessible

Universalité et fractales de Bernard Sapoval, Flammarion, 2001

Lecture ardue

Fractals and Chaos in Geology and Geophysics de Donald L. Turcotte

Les Géobars

Par Sylvio Demers, étudiant en baccalauréat de géographie



INTRODUCTION

Je me propose de partager ici, avec vous, les résultats sur la petite enquête sur l'appréciation des bars de Rimouski menée auprès des géographes de l'UQAR pendant le mois de décembre 2005. Au départ, l'objectif de l'enquête consistait simplement à effectuer un classement pour orienter les participants des Géolympiades venus de l'extérieur vers une sélection de bars pour géographes, déterminée par des géographes. Enfin, je me suis dit que ça pourrait être amusant, sinon éclairant de finalement mettre le mot juste sur la relation bar-géographe. L'intérêt est à la fois très simple et très modeste : confronter les préjugés que nous avons sur la condition du géographe. Ainsi, chacun d'entre nous pourra interroger sa propre personne : « Est-ce que je corresponds au géographe type dans l'intérêt et l'appréciation que je porte aux bars de Rimouski ? »

MÉTHODOLOGIE

L'enquête a été réalisée auprès de 30 géographes, soit un peu moins que 50% des effectifs actuels du programme. Elle quantifie sur une échelle de 1 à 10 l'appréciation générale de dix bars communs de Rimouski. Voici en vrac quelques commentaires sur la validité de cette enquête :

- De 1, la méthode d'échantillonnage consistait à interroger les individus qui m'étaient davantage accessibles (soit ceux qui traînent au 5^e, à la bibliothèque ou qui partagent les mêmes cours que moi), ce qui induit potentiellement un biais dans les résultats. On verra bientôt que les vieux meubles en géographie ont eu le temps de visiter davantage de bars avec le temps. Aussi, en raison de l'objectif initial de l'enquête, j'ai le plus souvent interrogé les individus que je croyais le plus susceptible de fréquenter les bars. Bref, le tout risque d'exagérer à la hausse le nombre de bars visités et leur appréciation moyenne.
- De 2, la brochette de bars constituait déjà une pré-sélection à l'image de mes propres fréquentations et excluait donc ceux que je connais ou apprécie moins. Mentionnons seulement les établissements pour le billard (Dooly's, Boulathèque et Le Spot), les bars méconnus (Power Shift, Bar La Rencontre et Magi) et les bars de villégiature (Vénus, L'Éden).

Ceci dit, je ne m'étendrai pas davantage sur l'éventail de défauts inhérents à cette enquête. Résumons simplement en disant que ce n'est pas un exemple à suivre pour réussir votre cours de statistique. Tournons la page et jetons tout de même un petit coup d'œil aux principaux résultats chocs.

RÉSULTATS ET DISCUSSION

Le tableau I fait la synthèse de l'appréciation moyenne des géographes de Rimouski pour les dix bars sélectionnés. Le Saint-Barnabée remporte la palme avec une moyenne de 8.4, suivi de près par le Sens Unique avec 8.14. Ceux-ci suscitent également une plus grande unanimité. Inversement, le Pull/Cactus remporte le prix citron avec 4.79 et affiche, avec le Coyote, les plus grandes valeurs de dispersion.

Tableau I Appréciation en ordre croissant des bars de Rimouski selon les géographes

Bars	N	N (%)	Moyenne	Écart-type
Pull/Cactus	19	63,3	4,79	2,23
Coyote	16	53,3	5,69	2,6
Lau	16	53,3	5,84	1,93
Campus	8	26,6	5,88	1,96
Retro 50	15	30	6,1	2,09
Rhinocéros	17	56,7	6,71	1,79
Milliasse	28	93,9	7,07	1,63
Barista	21	70	7,57	1,43
Saint-Barnabée	26	86,7	8,4	0,92
Sens Unique	28	93,3	8,14	0,92
Total	30	100	6,94	1,92

⇒ L'ancienneté

De quelle manière l'ancienneté en géographie est-elle associée à l'appréciation des bars de Rimouski ? Est-ce que l'appréciation évolue de manière croissante, en fonction d'un processus d'adaptation ? Ou encore, si l'ancienneté en géographie répond du darwinisme, soit les mieux adaptés à la discipline demeurent tandis que les autres déménagent ou se recyclent, ne mettons-nous pas à jour l'évidence d'un possible syndrome du *geographicum alcoolisum* ? Inversement, si la tendance est décroissante, assistons-nous à un désenchantement progressif lié à une désillusion d'un idéal régional ? ou simplement à un changement d'attitude et à l'acquisition d'un regard plus critique face à l'offre de bars à Rimouski ? Tant de questions existentielles auxquelles il sera, j'en ai peur, impossible de répondre convenablement.

La certitude

La certitude : le temps donne l'opportunité à chacun de visiter un nombre toujours plus élevé d'établissements (logique, j'en conviens). Le tableau II illustre cette évolution. Celle-ci est presque constante et se chiffre par une augmentation de 11% par année, sauf pour la catégorie 4. Cette catégorie est toutefois quelque peu biaisée en raison de plusieurs cas particuliers qui n'ont pas nécessairement plusieurs années de résidence à Ri-

mouski en dépit de leur situation actuelle. Après réflexion, il aurait été plus juste d'enquêter sur cette variable pour obtenir des données plus précises.

Tableau II Évolution du nombre de bars fréquentés en fonction de l'ancienneté

Année	N	Proportion des établissements visités au moins une fois (%)
1	6	53,3
2	7	64,3
3	8	75
4	8	62,5

4 : Inclut professeurs, maîtres et retardateurs

Le moins certain

Le moins certain constitue l'existence d'une tendance précise dans l'évolution de l'appréciation des bars de Rimouski. La figure 1 suggère une faible tendance à la hausse de la 2^e année à la catégorie 4. Adaptation? Sélection naturelle et syndrome du *geographicum alcoolisum*? Faites votre choix. Ensuite, comment expliquer l'enthousiasme des premières années qui contraste nettement avec la tendance précédente? (1) À y repenser, je crois bien avoir interrogé surtout des inconditionnels du Baro les jeudi soirs. Ça me semble être un biais suffisamment significatif pour expliquer le contraste. J'en appelle comme témoin la faiblesse du N, évoqué au tableau II.

⇒ Un vieux débat

L'un des objectifs spécifiques de l'enquête consiste à vérifier l'existence de différences potentielles dans l'appréciation des bars entre les hommes et les femmes (toujours au sein de la communauté des géographes à l'UQAR), sujet ô combien usé, mais toujours et encore actuel.

Question existentielle numéro 1 :

L'appréciation générale des bars est-elle distincte selon le sexe?

À priori, l'appréciation moyenne chez les uns et les autres n'est pas distinctive :

- Les uns comme les autres ont fréquenté un nombre équivalent de bars (je ne parle pas de fréquences) et
- Ils en ont une appréciation similaire.

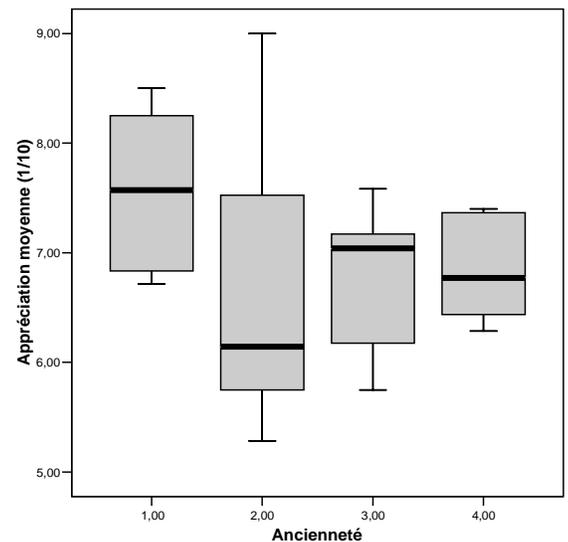


Figure 1 Évolution de l'appréciation moyenne des bars en fonction de l'ancienneté dans le programme

Tableau III Détail de l'appréciation générale des hommes et des femmes pour les bars Rimouskois

Sexe	Femme	Homme
N	16	13
Taux moyen de fréquentation (2)	60,6	69,2
Moyenne d'appréciation	6,9	7
Écart-type de l'appréciation	0,83	0,96

Question existentielle numéro 2 :

Est-ce que le sexe détermine une prédilection pour un type de bars plutôt qu'un autre?

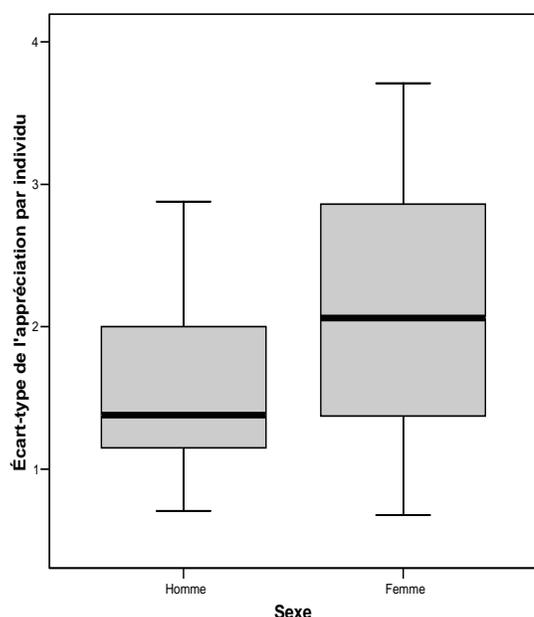


Figure 2 Variabilité de l'appréciation des bars

Avant de répondre à cette question difficile et qui changera très certainement le cours de l'histoire, attardons-nous à un détail préliminaire. L'appréciation des hommes entre les bars semble plus unilatérale, à l'inverse des femmes qui manifestent une forte variabilité dans leurs appréciations. Je laisse témoigner la figure ci-contre qui représente l'écart-type de l'appréciation entre les bars pour chaque individu.

Ainsi, en dehors de l'appréciation moyenne des individus, il semble que les hommes aient une opinion plus pointue, pouvant être simplifiée par « J'aime ou j'aime pas ». Inversement, les femmes, pour une appréciation moyenne équivalente, ont tendance à nuancer « J'aime lorsque *ceci* et je n'aime pas lorsque *cela* ». Voyons enfin si ces *ceci* et ces *cela* se reflètent spécifiquement dans la pré-

dilection de certains types de bars.

Ceci et cela

Le tableau IV schématise de quelle manière se distinguent les appréciations entre hommes et femmes pour chacun des établissements. Seul trois bars affichent une différence notable : soit le Pull/Cactus, le Lau et le Barista. Il ne semble donc pas se dessiner de tendance qui pourrait discriminer l'appréciation des deux groupes pour un genre de bars ou un autre. J'aimerais seulement souligner mon étonnement pour l'appréciation

plus faible des hommes en comparaison des femmes pour le Pull/Cactus. Si quelqu'un trouve une explication, je serais réjoui de l'entendre.

Tableau IV Synthèse des différences d'appréciation entre les hommes et les femmes pour chacun des bars

Bars	Femme	Homme
Pull/Cactus	+	-
Coyote	x	x
Lau	-	+
Campus	x	x
Retro	x	x
Rhinocéros	x	x
Milliasse	x	x
Barista	+	-
Saint-Barnabée	x	x
Sens Unique	x	x

CONCLUSION

Sur ce, j'imagine que vous passerez à la prochaine page sans trop vous rappeler le contenu de cet article d'intérêt discutable et que vous poserez éventuellement votre journal sur votre bol de toilette ou votre table de chevet sans que votre quotidien en soit trop affecté. C'est normal. Laissez-moi tout de même une dernière chance d'imprimer quelque chose dans un coin de votre pensée. Voici : Il était une fois un gars un peu pas mal saoul qui entre dans une bibliothèque et qui demande à la réception en beuglant: « J'PURRAS-TI AWOIR UNE GLOSSE 50 SI VU PLA? » La réceptionniste réplique gentiment : « Monsieur, vous êtes dans une bibliothèque ». « S'CUSEZ, HIC! » (dit-il). Enfin après avoir tangué d'avant en arrière, il demande tout bas : « J'purras-ti awoir une grosse 50 s.v.p? »³

Notes :

1 : Pourquoi est-ce qu'on se pose des questions seulement quand ça cloche?

2 : Représente le nombre de bars qui a été fréquenté au moins une fois.

3 : Copyright : Modifié de Tolsen Inc.



Fiche de Paysage

Réalisée par Suzan Taylor et Anne-Marie Labrecque dans le cadre du Stage I

Les flèches littorales – le cas de la flèche Pentecôte

Localisation :

Latitude : 46°46'42,99" N,

Longitude : 67°09'31,46" W

Élévation : 0 mètre.

La photo fut prise vers le sud.

Description sommaire :

Au centre de la photo paraît la flèche littorale (A), composée en majeure partie de sable. Il se trouve sur la flèche, trois zones de végétation (B): une bande herbacée, suivie d'une bande de végétation arbustive, complétées par une rangée d'arbres (principalement des résineux). À droite de la flèche coule la rivière Pentecôte (C), se déversant dans le Fleuve Saint-Laurent (D). Il est possible de voir, aux points E et F des bancs de sable, témoins de la dynamique d'estuaire de l'endroit et confirmant la prise de la photo à marée basse.

La côte est caractérisée par une plage sableuse, sur laquelle est visible l'action des vagues (G). Il y a aussi une ligne de cailloux (H) de part et d'autre de la plage, ayant probablement comme origine le talus de la côte (I). Le relief de la terre ferme (J), en arrière-plan droit de la photo est montagneux, couvert d'une végétation arborescente majoritairement résineuse (K).

Analyse d'un phénomène observable :

La flèche littorale se développe typiquement dans trois environnements différents : là où le rivage change abruptement de direction, dans un estuaire, ou encore à l'embouchure d'une rivière. La flèche littorale est une forme géomorphologique très dynamique, réagissant rapidement aux changements, positifs ou négatifs, de l'apport sédimentaire. De forme généralement rectiligne et allongée, la flèche littorale est caractérisée par l'attachement d'une de ses extrémités à la côte, l'autre étant libre. Cette dernière limite présente souvent une courbure (appelée crochet) vers la terre ferme, façonnée par la dérive littorale principale. Certaines flèches, vieilles de plusieurs centaines d'années, ont plusieurs crochets successifs à leurs embouts.

La flèche vue à la rivière Pentecôte (figures 1 et 2) est le résultat de l'accumulation de sédiments provenant de l'amont de la rivière. Cette accumulation a eu pour effet de faire dévier l'embouchure de la rivière. Puisque la flèche est le fruit de la rivière et non des sédiments déposés par la dérive littorale, la courbure (crochet) de l'extrémité libre de la flèche est dirigée vers le large et non vers la terre.

De façon générale, les flèches se sectionnent en premier lieu près de la côte où elles sont rattachées. Deux facteurs sont en cause pour la séparation des flèches littorales. D'abord, toute flèche a besoin d'un apport sédimentaire pour prendre de l'ampleur ou encore rester stable. Si, pour n'importe

quelle raison, l'apport sédimentaire est réduit de façon importante ou cesse (par exemple, si l'on installe un barrage en amont de la rivière), la flèche pourra se sectionner. La deuxième cause principale pour le sectionnement des flèches est l'action des eaux. En effet, lors de crues ou de tempêtes particulièrement importantes, le débordement des eaux par-dessus la flèche peut entraîner une quantité importante de sable provenant de la flèche, créant ainsi une brèche entre la flèche et la côte. Si la brèche formée par une de ces raisons ne se fait pas boucher par l'apport sédimentaire de la rivière ou encore par l'action constructive des vagues, l'extrémité détachée de la flèche «mourra» et se fera éroder vers le large par l'action de l'eau, marine ou fluviale. Entre l'événement de tempête et le colmatage, il sera possible de voir un cône de débordement sur la flèche, permettant de déceler la nature de l'événement (marin ou fluvial) déclencheur de la brèche.

Pour la flèche Pentecôte, il est possible de distinguer sur la figure 2 l'endroit le plus propice à l'ouverture d'une brèche (encadré en rouge sur le croquis). La flèche y est à son plus étroit, facilitant ainsi le débordement de l'eau du fleuve ou de la rivière en temps de forte crue ou de tempête. De plus, il n'y a pas (ou très peu) de végétation à cet endroit, rendant la flèche beaucoup plus vulnérable à l'action des vagues, puisque la végétation retient habituellement les sédiments en place. La composition sableuse de la flèche, matériel très meuble, facilitera le travail de l'eau pour l'ouverture d'une brèche.

Vocabulaire (mots-clefs)

Flèche littorale, apport sédimentaire, dérive littorale, brèche, rivière (embouchure de, amont de), accumulation.

Références :

SMALL, R.J. *The Study of Landforms, a textbook of geomorphology*, Cambridge University Press, Norwich, Great Britain, 1970, pp.44-49.

MASSELINK, Gerhard, HUGHES, Michael G. *Introduction to Coastal Processes and Geomorphology*, Arnold Publishers, New York, USA, 2003, 353p.

KOMAR, Paul D. *Beach Processes and Sedimentation*, Prentice Hall, Englewood Cliffs, New Jersey, USA, 1976, 429 p



Si vous voulez en savoir plus sur les stages effectués en géographie à l'UQAR alors rendez-vous aux pages 42 à 45

Récits

Témoignages

Expériences

...

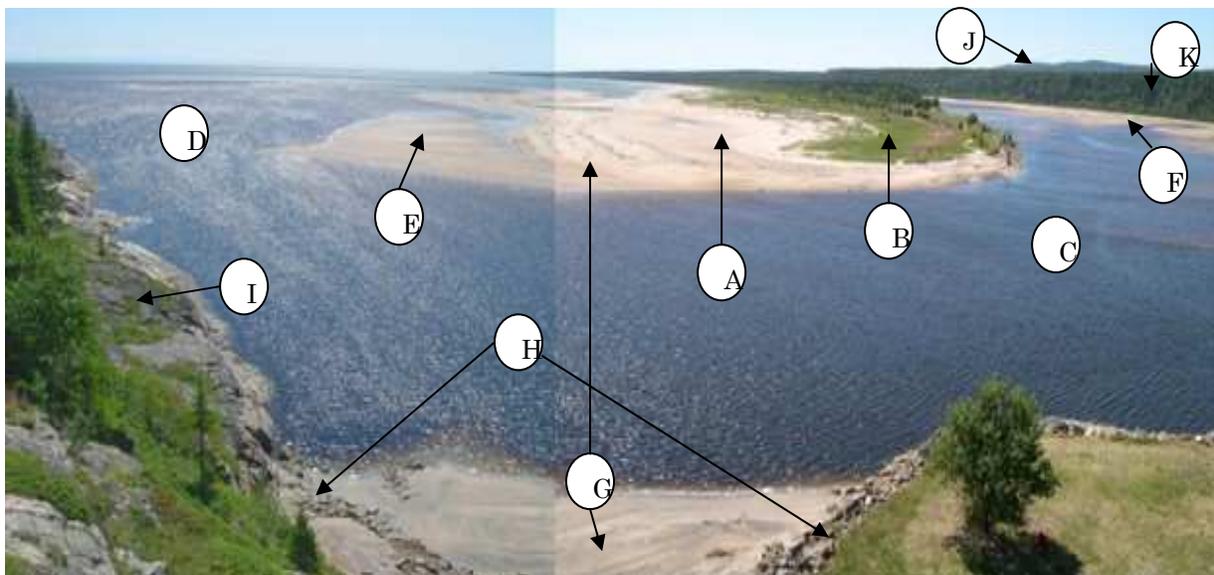


Figure 1. Flèche littorale à l'embouchure de la Rivière Pentecôte



Source : Google Earth

Figure 2 : Localisation de la flèche

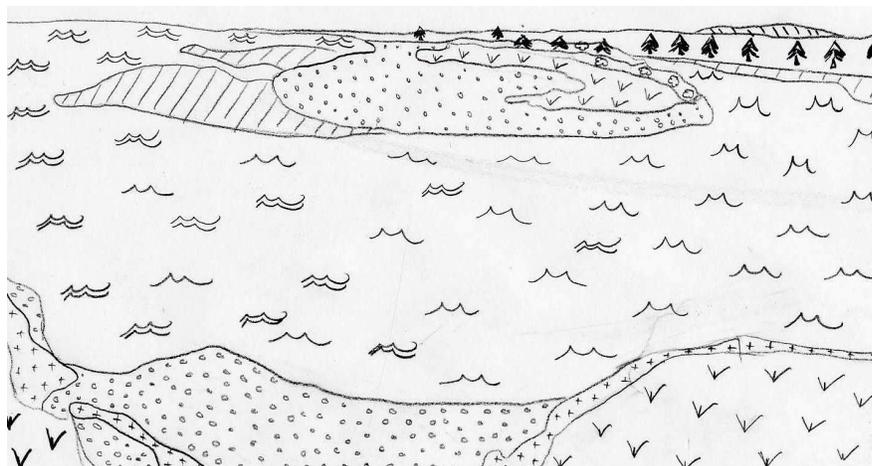


Figure 3 : Croquis de la photo

Légende	
	: Sable (flèche et plage)
	: Bacs d'accumulation
	: Cailloux
	: Relief montagneux
	: Végétation herbacée
	: Végétation arbustive
	: Végétation arborescente
	: Eau fluviale (Rivière Pentecôte)
	: Eau marine (Fleuve Saint-Laurent)

Un stage de terrain

ou comment comprendre à quoi servent nos cours

.....
Par Susan Drejza, étudiante en baccalauréat en géographie
.....

Peut-être le savez vous, peut-être pas mais tous les géographes de l'université sont partis le 18 septembre au petit matin dans un long convoi en direction de la Côte Nord. Point de tourisme en perspective mais bien du travail, car ce voyage s'inscrivait dans le cadre de cours intitulés : Stage I, Stage II et Stage III. Les 54 apprentis géographes de l'UQAR et leurs professeurs sont donc partis pour le village de Longue-Pointe-de-Mingan. Après avoir pris possession de tout un village de maisonnettes, d'un motel et d'un café, ils sont partis vers leurs aventures respectives. À savoir : *Problèmes, méthodes et instruments de la géographie* pour les premières années, *Terrain et laboratoire* pour les deuxièmes années et *Gestion intégrée de l'environnement* pour les troisièmes années.

Une semaine c'est peu mais c'est déjà suffisant pour mettre en application toutes les connaissances que l'on a accumulées au cours de notre formation; ou pour voir à quoi elles pourront servir dans le cas des premières années. On voit concrètement tout ce dont les professeurs ont parlé en cours et on se rend compte que les modèles que l'on a appris à grande peine sont peut-être très beaux mais ne s'appliquent pas si facilement que ça aux situations concrètes observées sur le terrain !

Si vous avez eu des échos de fêtes ou de partys n'en croyez rien, ce séjour a été des plus studieux. Encore et surtout aujourd'hui, il évoque une somme de travail à fournir très

conséquente. Interrogez donc n'importe quel géographe pris au hasard et vous en aurez la confirmation !

Un stage étant, par définition, une période limitée dans le temps il s'agit de parvenir à effectuer toutes les activités prévues dans le temps qui nous est imparti. Dans ce cas, ce n'est pas la pluie, le froid, le vent, ni même les trois réunis qui vont nous arrêter. Il faut bien avouer que l'on a dû modifier nos activités une journée (c'était presque la tempête !), mais il nous fallait bien recueillir toutes les données nécessaires pour le but final du stage : le rapport !

En ce qui me concerne je suis en stage III et nous devons faire un rapport sur les aléas et leurs effets potentiels sur les activités socio-économiques et les infrastructures. Comme si nous répondions à la demande d'un client (ici cela aurait été à celle de la MRC), il nous faut les données pour travailler. Il nous fallait donc aller les chercher là où elles se trouvaient : sur la plage et dans les villages. Nous avons donc fait de la segmentation et de la caractérisation côtière et fluviale, des profils de plage, des enquêtes auprès de la population, etc. Dans la suite logique de la demande d'un client figure évidemment le traitement des données au retour du stage (avec comme préalable de pouvoir relire les notes prises sur le terrain, à la va vite et sous la pluie !) et la réalisation d'un rapport ainsi que sa présentation lors d'un colloque. En fait tout est tellement « comme

pour un employeur » que le travail sera vraiment remis à la MRC de la Minganie et aux municipalités concernées. De quoi motiver les troupes !

Alors avis à tous les directeurs de modules, si vous voulez motiver vos étudiants et leur montrer ce qu'ils auront à faire après leur bac, suivez l'exemple des géographes : Faites leur faire un stage !

TÉMOIGNAGES :

STAGE I



Une semaine, une cinquantaine de géographes, la Côte-Nord. Mettez ces ingrédients ensemble et vous obtenez une expérience enrichissante et inoubliable! Quel plaisir d'utiliser mes cinq sens pour voir mon environnement d'une nouvelle façon, pour toucher d'anciens lits de rivières, pour écouter les topos des profs, pour goûter de l'argile et du limon, et pour sentir la mer le matin!

Pour une étudiante de première année, le stage a permis d'entrouvrir la porte sur le monde de la géographie. C'est là que j'ai vraiment commencé à comprendre la complexité des liens unissant les composantes de la nature. En regardant le travail des étudiants de deuxième et troisième année, j'ai eu l'envie de continuer dans mes études, et cette envie persiste encore aujourd'hui.

C'est dans cet esprit que je vous présente fièrement une partie de notre travail relié au stage. Nous avons comme mandat de rédiger cinq fiches de paysages où l'on devait tout d'abord décrire le paysage et ensuite analyser, au meilleur de nos connaissances et recherches, un phénomène observable dans notre paysage.

Suzan Taylor,
Étudiante en Géographie, 1^{ère} année

Si vous voulez consulter la fiche de paysage de Suzan et de Anne-Marie allez dans la section recherche, pages 39 à 41

STAGE II

Comment peut-on arriver à définir la sensation incroyable de ce que j'ai vécu à Rivière St-Jean sur la Côte-Nord? Je crois que les mots ne sauront jamais décrire les tremblements intérieurs que mon être a éprouvé tout au long de cette semaine mémorable. Je crois qu'en fait, je me suis sentie comme se sent un enfant dans un carré de sable géant.

Il s'agissait de ma première mise en pratique de la théorie apprise au cours de l'année précédente sur le terrain. La fébrilité des découvertes au gré des heures qui avancent, la puissance de réaliser que tout ce que j'avais assimilé se trouve devant moi, à l'échelle réelle. Jamais je n'avais éprouvé une telle avidité de savoir et une telle envie de tout connaître et de tout maîtriser afin de ne rien manquer, de ne rien oublier, de vivre toute cette expérience pleinement.

La découverte d'un territoire, analysé au préalable par photographie aérienne et au travers d'articles scientifiques, ne peut qu'être excitant. Une fois sur place, il est possible de savoir exactement où nous nous trouvons par rapport à tous les repères établis lors de l'analyse. Il est fascinant de se retrouver en un lieu qui, auparavant, nous lassait perplexe et qui avait fait naître tant de questions en nous. De tenter de l'interpréter en fonction de l'environnement où nous nous trouvons et de mettre en relation toutes les notions intégrées au fil des sessions précédentes. De réaliser que ce que nous avions prédit s'avère être plus que ce que nous pouvions imaginer ou, au contraire, nous laisser voir que nous nous sommes trompés et que la nature domine sur l'expertise humaine m'a littéralement transportée.

Cette expérience, je ne l'oublierai jamais. Elle m'a fait réaliser que pour une fois dans ma vie, j'avais fait le bon choix. Que la Géographie coulait dans mes veines depuis si longtemps sans même que je m'en sois doutée. En fait, ce stage restera gravé dans ma mémoire au même titre que nous nous souviendrons tous de notre premier amour...

Annie Bégin-Chamass,
étudiante en baccalauréat en géographie



On ne peut pas connaître un pays par la simple science géographique... On ne peut, je crois, rien connaître par la simple science, c'est un instrument trop exact et trop dur. Le monde a mille tendresses dans lesquelles il faut se plier pour les comprendre avant de savoir ce que représente leur somme... Seul le marin connaît l'archipel.

Jean GIONO (L'Eau Vive)

« La géographie s'apprend d'abord par les pieds. »

Raoul Blanchard de Grenoble



Quecéça ?

Les Géolympiades sont une rencontre annuelle des étudiants en géographie de l'ensemble des universités du Québec et de ses frontières limitrophes (Ottawa). Dans le concret, cet événement inclut une variété de compétitions (académiques, sportives, artistiques

Les Géolympiades 2006

et sociales) qui s'échelonnent sur une période de trois jours. Cette année, la 14^e édition des Géolympiades a eu lieu à l'Université du Québec à Rimouski du **13 au 15 janvier 2006**.

Les objectifs de l'événement

Bien entendu, les Géolympiades ont pour objectif de **rassembler** les étudiants à des fins de fraternisation et d'échange. Il s'agit de l'un des rares événements annuels en

géographie qui permet l'affirmation de la discipline auprès de l'ensemble de la collectivité.

Les Géolympiades constituent une opportunité pour les universités de se **confronter**, mais aussi de **s'affirmer**, se **démarrer** et de **s'identifier** par rapport aux autres universités.

Évidemment, le plus important, c'est de rire un bon coup et de se bidonner à souhait.

Section VII en GÉO

Les resultants de la fin de semaine :

Activité académique :

gagné par UQAR

Activité artistique :

gagné par UQAM

Esprit d'équipe :

gagné par Laval

L'important ce n'est pas de gagner c'est de ... s'éclater !!!

Meilleure mascote :

gagné par Ludovick alias Princesse et son panache (UQAR)

Activité sportive :

gagné par UQTR

Meilleure toune : McGill



Merci, Thanks, Danke, Gracias, Spaciba, Tack, ...

De la part de tous, nous tenons encore à dire un grand merci à tout le **comité organisateur** sans qui on n'aurait pas eu autant de fun cette fin de semaine.

Merci Evy, J-D, Lolo, Roch, Suzan, Sylvio, Véro, Yanick.

Merci aussi aux différents partenaires financiers.

Merci également au photographe officiel : Ghislain, paparazzi dans l'âme.

Merci enfin au Service aux étudiants (remerciement spécial à Jacques Lavoie).



Rimouski n'était pas dans ses plus beaux habits pour recevoir des Géographes d'aussi loin physiquement qu'Ottawa et culturellement que McGill. La dessus cependant, nous nous trompâmes royalement, je m'explique, les « McGills » nous ont marqué au fer par leur sympathie, leur crédibilité, l'aisante harmonie qu'ils ont laissé dans nos souvenirs. Sincèrement, des gens fantastiques. Je disais, il a fait pas beau, vraiment pas beau! Mais l'effet « temps moche » n'a eu que peu d'impact sur l'humeur. On se croyait au tournoi interdisciplinaire qui allait marquer l'humanité, tellement la ferveur, l'engouement, et l'institutionnalisme, étaient enflammés. Franchement, les épreuves sportives ont tiré des gouttes de sueurs même aux plus secs des rats de bibliothèque. J'ai même vu des larmes, certaines de fierté, certaines d'explosion de joie. Des liens d'amitié se sont tissés, la preuve en est la convergence de plusieurs au pays de bonhomme et du Caribou quelques semaines plus tard. De plus, aucune scène digne d'adolescents aux coudes légers gémissant toutes sortes de « j'aurais pas du » n'a eu lieu. Les Géographes ont démontré qu'ils peuvent avoir du plaisir dans la modération, ainsi, en faire partie peut demeurer un honneur. Il serait obscène d'omettre l'incroyable participation de la légendaire Princesse. Cette mascotte, surgit des confins de la croûte, nous a dignement couvert lors de notre ascension au sommet. Un de mes plus beaux souvenirs demeure la soirée à Val-Neigette où nous eûmes le privilège de swigner sur les notes et voix des Troubadours, un groupe de jeunes folkloristes extrêmement talentueux venu d'Edmunston pour nous montrer que la musique traditionnelle de l'Est est bien vivante et surtout entraînant.

Merci à ceux qui ont daigné s'ouvrir au Québec et ses cultures régionales.

Et merci aux organismes qui ont participé au financement de cette activité mémorable.

Le fonds de soutien aux projets étudiants

Le R.E.G.

Le module de Géographie

La Vie étudiante

Michel Grégoire, Délégation UQAR Géolympiades

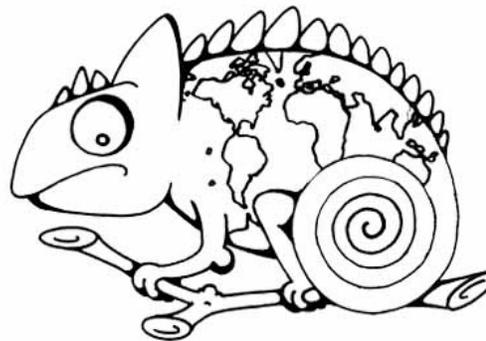
C'était comment ??

De la pluie en plein mois de janvier à Rimouski ?? Il en aurait fallu plus que ça pour décourager les quelques 120 participants .

Le rallye académique avec toutes ses questions réparties sur le campus et au-delà, jusqu'au patio de chez Pascal (avec son punch !) a remporté un vif succès malgré le fait, qu'aujourd'hui encore, il persiste des doutes sur l'état des rédacteurs de questions lors de la rédaction !

La compétition sportive avec son souque à la corde, sa course en raquettes de babiche, son planter de clou et sa course en ski multi-place a également rencontrée un vif succès.

En ce qui concerne la compétition artistique le thème était les 7 continents. Après un triage au sort (réalisé en décembre) chaque



Géolympiades 2006, Rimouski

Géographe, qui suis-je?

équipe savait sur quel continent elle devrait faire une murale, ce qui lui laissait le temps de préparer (ou non !) une esquisse.

La compétition sociale prenait notamment en compte notre esprit d'équipe, nos talents de déguisement, notre savoir faire à composer une chanson etc...

Section VII en GÉO

VICTOIRE !!!



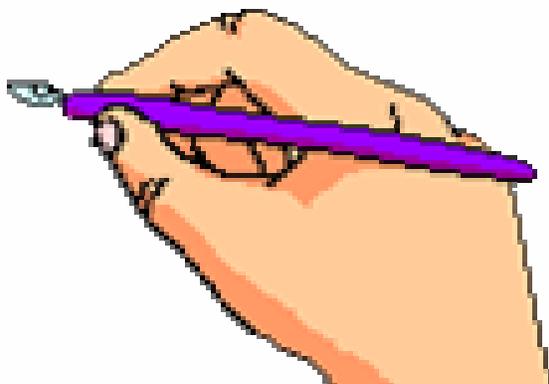
Après une fin de semaine très chargée et une compétition très serrée voici donc les gagnants de cette année : j'ai nommé..... l'équipe de l'UQAR !!!
Bravo à tous !!!

Rendez-vous l'année prochaine à Montréal !!!

AVIS À LA POPULATION!



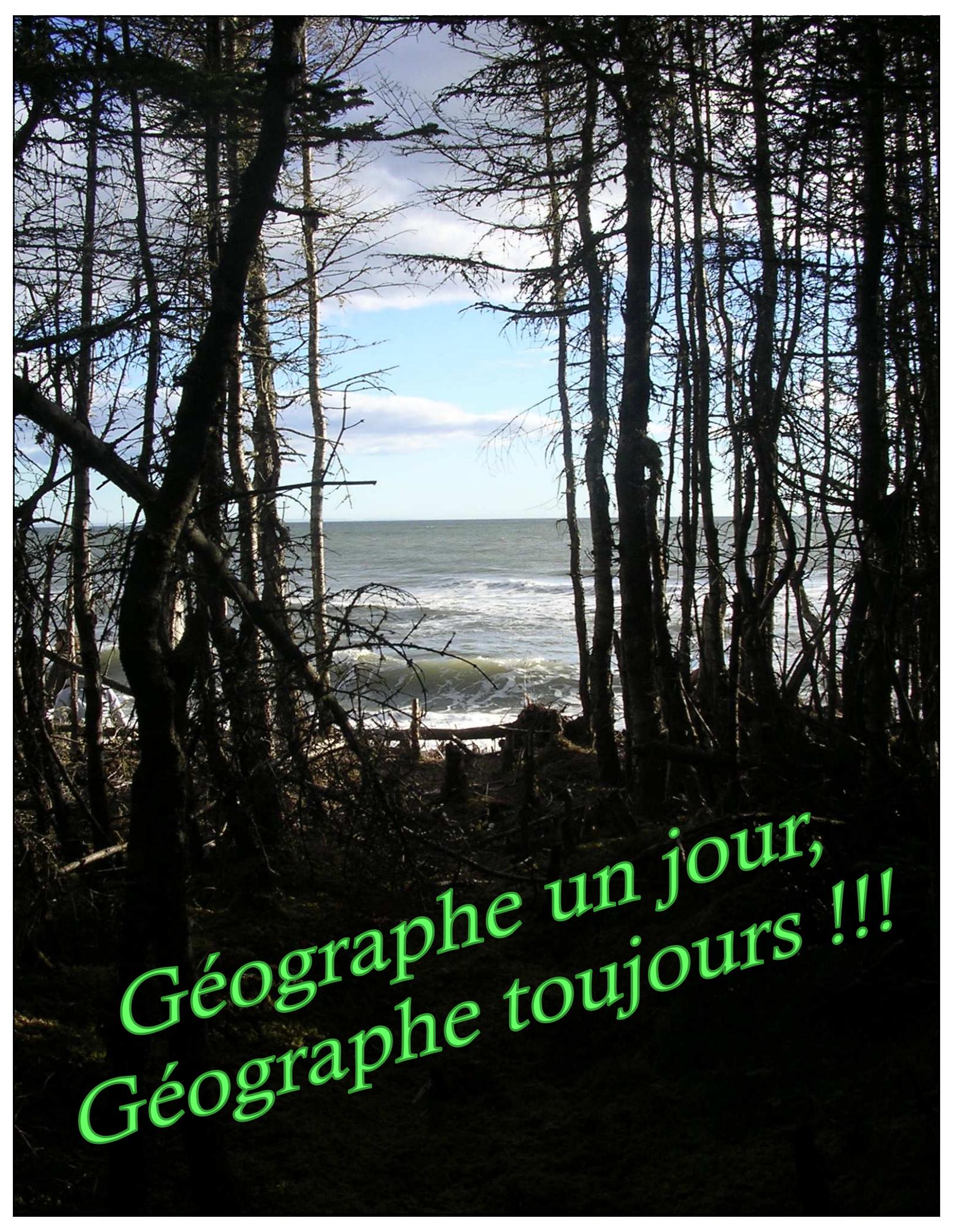
Ça vous a plu ? Intéressé ? Embêté ? Révolté ??? Dites le nous ! Nous attendons vos commentaires et autres réactions.



Vous vous sentez inspirés ? Ne laissez pas passer l'occasion. Écrivez un article pour la prochaine édition de Géouï-dire :

VOTRE revue de géo !!!

L'équipe du journal : Annie, Lolo, Sarah, Susan



*Géographe un jour,
Géographe toujours !!!*